

DELIT DE FUITE
MORTEL

ROMAN

Andrée Sauriol

PROLOGUE

L'homme gisait sur la chaussée mouillée. Dans une mare de sang, le corps désarticulé. Un chauffard venait de le frapper. L'individu avait poursuivi son chemin comme si de rien n'était. Et devant l'Hôtel de Ville de Montréal, à part ça.

Les témoins de la scène, des employés de l'Hôtel de Ville pour la plupart, juraient que le chauffard avait volontairement foncé sur la victime qui traversait un passage piétonnier ayant des lignes jaunes. Lesquelles, lignes jaunes, donnaient **une priorité de passage absolue aux piétons**. Tant et si bien qu'à moins de débarquer d'une autre planète, nul ne pouvait ignorer cette loi.

Bravo champion !!

Les policiers en uniforme, accourus sur les lieux, eurent vite fait d'apprendre que la victime en question était le chef de l'opposition à la mairie, Philippe Bélanger.

Ben voyons donc !!

Le Philippe Bélanger qui se faisait le défenseur de la veuve et de l'orphelin. Qui s'opposait au maire pour un oui ou un non. Tout y passait. Les cônes oranges, les ordures ménagères pas ramassées, les trous dans les rues mal pavées, l'itinérance, la crise du logement et tutti quanti.

Le Philippe Bélanger qui s'en prenait aux banques, aux multinationales, aux chaînes d'alimentation. Bref, il tirait à boulets rouges sur les entreprises qui s'enrichissent aux dépens des autres.

Philippe Bélanger était une figure très connue du public montréalais.

Dynamique, le verbe haut, cultivé, bel homme, il était sur toutes les tribunes. À côté de lui, le maire Lucien Dubois, beaucoup moins charismatique et spécialiste des phrases creuses, avait l'air d'un plouc fini.

Bref, la mort tragique de Philippe Bélanger bouleversa tout le monde. Y inclus le lieutenant-détective Alexandre Denis, lequel fut chargé d'enquêter avec son équipe. Mission délicate, s'il en fut une. Tu parles d'une veine, toi !

1

Ouais, tu parles d'une veine !

Évidemment, ça n'était pas tous les jours qu'un chef de l'opposition à la mairie de Montréal était renversé par un chauffard et perdait la vie. Déjà, le lieutenant-détective Alexandre Denis y perdait le latin qu'il avait appris durant son cours classique au Collège Jean-de-Brébeuf. Et pour parler franchement, il n'était pas du tout heureux d'avoir écopé de l'enquête. En fait, il aurait volontiers troqué sa réputation d'enquêteur étoile du SPVM contre celle de n'importe qui d'autre. Mais bon, fallait faire avec.

Deux jours depuis l'accident qui n'en était pas un. À preuve, non seulement les dires des témoins de la scène, mais aussi les images captées par les caméras de surveillance, nombreuses dans le secteur. On y voyait un SUV noir Hyundai tucson, accélérer puis, foncer à toute allure sur la victime.

Malheureusement, on ne distinguait pas clairement le numéro de plaque d'immatriculation. Encore moins qui était au volant. Ça pouvait tout aussi bien être un homme qu'une femme portant une casquette.

S'agissait-il d'un assassinat politique ? Oui, non, peut-être ?

N'empêche qu'on était à Montréal, non pas à Moscou. Et le maire Lucien Dubois n'était pas Vladimir Poutine. Loin s'en fallait. Quand même, compte tenu du statut de la victime sur l'échiquier politique montréalais, ses prises de positions résolument à gauche qui ne plaisaient pas à tout le monde, on s'en doute, on ne pouvait écarter l'hypothèse d'un assassinat politique.

Bon cela dit, l'équipe d'enquête en savait un peu plus long sur Philippe Bélanger. Célibataire de 39 ans, diplômé en sciences politiques de l'UdeM, il avait été pendant plusieurs années l'attaché politique du PM du Québec Letellier jusqu'à ce que ce dernier perde le pouvoir. Ensuite Philippe Bélanger s'était lancé en politique municipale.

Fils unique, sa mère était décédée d'un cancer généralisé quand il avait 12 ans. Son père, un cardiologue réputé, mort depuis quelques années d'une crise cardiaque, ironie du sort, lui avait légué quelques millions qu'il avait placés judicieusement. Il était donc indépendant de fortune et ainsi, pouvait se consacrer entièrement à sa carrière politique.

Côté "famille", il ne lui restait qu'une tante, sœur cadette de son père, qui était aussi sa marraine. Isabelle Bélanger, divorcée, sans enfant, était une artiste peintre de réputation internationale. Quelques-unes de ses toiles du plus style abstraction lyrique, un courant d'art contemporain inspiré du célèbre peintre Kandinsky, étaient exposées au Musée d'art contemporain de Montréal, au Metropolitan Museum de New-York, au British Museum à Londres et même au Musée du Louvre à Paris.

Bien entendu, ses toiles se vendaient à des prix que seuls les collectionneurs et les gens très riches pouvaient s'offrir. Bref, Isabelle Bélanger ne faisait pas pitié, monétairement parlant.

À l'annonce de la mort de son neveu, qu'elle aimait comme un fils, elle s'était effondrée et était présentement hospitalisée pour choc émotionnel, lequel avait déclenché une crise d'arythmie cardiaque sévère. Le lieutenant se proposait de la rencontrer quand elle serait en état de lui parler.

Côté "collègues", ceux de son parti le voyaient déjà maire de Montréal. Quant à ceux du parti du maire Dubois, ils le considéraient comme un adversaire redoutable. À juste titre d'ailleurs. Mais cela n'en faisait pas des meurtriers pour autant.

Quoique on ne sait jamais.

.....

Philippe Bélanger avait la réputation d'être "un homme à femmes".

C'est-à-dire que ses nombreuses liaisons ne duraient tout au plus que quelques semaines. Bien qu'au moment de sa mort, il fréquentait, depuis plusieurs mois, Béatrice Fortin, une comédienne connue. Un tour de force pour un coureur de jupons.

Or, tour de force ou pas, Philippe Bélanger gisait sur une table d'autopsie à la morgue. Très, très mort. Assassiné.

Célébré par les uns, détesté par les autres, qui pouvait lui en vouloir au point de lancer sur lui, à toute vitesse, le SUV qui l'avait percuté ?

Qui et pourquoi exactement ?

Pas de doute, on avait l'embarras du choix.

2

Les détectives étaient allés visiter le condo de Philippe Bélanger, situé sur l'avenue du Musée; une rue ainsi nommée à cause de la présence du Musée des beaux-arts de Montréal, juste au coin sur Sherbrooke. Ils avaient passé le condo au peigne fin dans l'espoir d'y trouver des indices de "on ne savait pas trop quoi encore". Après la visite, ils n'en savaient pas plus.

Mais peut-être que son ordinateur personnel ainsi que son téléphone cellulaire révéleraient quelque chose.

Les deux appareils, étant verrouillés, avaient été confiés confiés aux experts en informatique du SPVM pour que ces derniers réussissent à trouver le mot de passe. C'était un cas de Sésame ouvre-toi, la phrase magique dans Ali Baba et les quarante voleurs. On verrait bien ce que ça donnerait.

Bien entendu, on aurait pu faire appel à Léo Nguyen et ce qu'il était convenu d'appeler ses "compétences transversales" pour désigner ses talents de hacker. Mais étant donné la quantité d'entrevues à mener auprès des élus municipaux et du personnel de l'Hôtel de Ville, la participation de Nguyen était requise comme celles de tous les membres de l'équipe du lieutenant.

Évidemment, une enquête de voisinage avait été faite auprès des cinq autres copropriétaires de l'immeuble à condos de luxe, en propriété divise, dans lequel Philippe Bélanger avait élu domicile. Que disaient de lui ses voisins et voisines ? L'homme était "sympathique, ouvert, flamboyant."

Flamboyant ! Se pouvait-il que sa "flamboyance" ait dérangé quelqu'un ? La question se posait. Un ou une de ses voisins, voisines à l'ego fragile peut-être ?

Quoique les propriétaires de condos de luxe aménagés dans une construction bourgeoise du plus pur style victorien datant de 1894, en grès rouge d'Écosse à part ça, n'étaient pas réputés pour avoir l'ego fragile.

En tout cas, s'il y en avait chez les copropriétaires en propriété divisée de Philippe Bélanger, les enquêteurs ne les avaient pas détectés. Dommage, c'eut été tellement plus simple de trouver le coupable ou la coupable parmi eux ou elles.

Par ailleurs et peut-être à cause de sa "flamboyance" Philippe Bélanger n'avait qu'un seul véritable ami. Il s'agissait du docteur Claude Dumoulin, un ami d'enfance, devenu membre de l'organisme humanitaire Médecins sans Frontières.

Le docteur Dumoulin était présentement sur la ligne de front en Ukraine, là où de toute évidence, on avait un urgent besoin d'aide médicale.

Le lieutenant s'était brièvement entretenu avec lui au téléphone. Le docteur Dumoulin était complètement dévasté par la mort tragique de son ami Philippe. En fait, il n'en croyait pas ses oreilles. Avant son départ pour l'Ukraine, il avait mangé avec lui et rien dans leur conversation ne laissait entrevoir un problème quelconque. Selon le docteur Dumoulin, Philippe Bélanger était plus heureux que jamais. Il faisait même des projets d'avenir avec Béatrice Fortin. Et non, il ne voyait pas du tout qui aurait pu lui en vouloir au point de le tuer.

Incidemment, le lieutenant avait rendez-vous, le lendemain, avec la comédienne Béatrice Fortin, laquelle, espérait-il, allait pouvoir le renseigner davantage sur les états d'âme de son amoureux, les jours précédant sa mort.

"Ouin ben, dans cette affaire, y en aurait pas de facile, remarqua Sans-Souci lors d'une réunion pendant laquelle les détectives faisaient le point sur la situation.

Eh bé non, y en aurait pas de facile. Mais une fois cela dit, on faisait quoi ?

"Et si Bélanger dealait de la drogue ? C'est pas impossible, commenta Régimbald.

"Peut-être, mais on a aucune preuve de ça, objecta le lieutenant. "Pas plus, ajouta-t-il, qu'il ait été vendeur d'armes. Bon, de toute manière, attendons le rapport des spécialistes en informatique pour émettre des hypothèses. Là, on perd notre temps."

3

10h00, le lendemain matin.

Le lieutenant-détective Alexandre Denis rencontrait la comédienne Béatrice Fortin à Beloeil, dans une roulotte, sur les lieux de tournage d'une série télévisée à succès dans laquelle elle tenait le rôle principal. Celui d'une détective privée.

Tu parles d'une coïncidence.

Sans être une beauté fatale, la comédienne de trente ans et des poussières était jolie et avait ce "je-ne-sais-quoi de-spécial" qui faisait d'elle quelqu'un qu'on a envie de connaître. Ses grands yeux bruns étaient son principal atout. De grands yeux remplis de tristesse en ce moment.

Bien sûr, étant comédienne, elle pouvait toujours feindre la tristesse. Mais Alexandre Denis, lequel, a-t-on besoin de le mentionner, n'en était pas à ses premières armes dans le métier d'enquêteur, ne s'y trompa pas.

Béatrice Fortin était triste. Très triste.

Avant de la rencontrer, il s'était renseigné sur la vie de la comédienne. Béatrice Fortin était présentement en instance de divorce. Et ça ne se passait pas bien, selon les journaux à potins et les réseaux sociaux. Semblait-il que la comédienne avait même obtenu une injonction d'éloignement du domicile conjugal à l'endroit de son ex. Un certain René Picard, docteur en sciences politiques, professeur à l'Université de Montréal et auteur de plusieurs essais politiques.

Cette situation matrimoniale pour le moins épineuse était-elle significative ?

Se pouvait-il qu'un ex-mari jaloux s'en soit pris au nouvel homme dans la vie la comédienne ?

Après avoir offert ses condoléances, le lieutenant s'apprêtait à poser la première question lorsque Béatrice Fortin le devança : "Philippe était un homme bon. Je ne comprends pas pourquoi on s'en est pris à lui, fit-elle, la voix tremblante d'émotion.

Sentant que Béatrice Fortin avait besoin de s'épancher, le lieutenant attendit la suite. Laquelle vint inévitablement.

"Il faisait du bénévolat à la Maison du Père et ça, peu de gens le savaient ... C'est là que nous nous sommes rencontrés ... Ça vous étonne peut-être, lieutenant, qu'une comédienne fasse du bénévolat, mais oui, j'en fais. Parce que j'y crois. Tout comme Philippe y croyait. Les parias de la société, les aînés sans logements, les délinquants en réinsertion sociale, la plupart des gens s'en fichent. Mais pas Philippe."

Si Béatrice Fortin lui avait dit qu'elle élevait des piranhas dans sa baignoire, le lieutenant aurait été étonné. Mais qu'elle fasse du bénévolat ne l'étonnait nullement. Mais il choisit de se taire. À quoi bon lui dire que, s'il avait un préjugé à son endroit, il était plutôt favorable, pour l'instant.

Cependant, que Philippe Bélanger fasse du bénévolat le surprenait un peu. Selon lui, l'homme n'avait pas le profil d'un bénévole. Il le situait plutôt du côté de la gauche caviar. Le discours à gauche, le portefeuille à droite autrement dit. Un opportuniste politique tout simplement. Sauf qu'à en croire Béatrice Fortin, Bélanger était tout ce qu'il y avait de plus authentique. Un bon gars, quoi !

"Dites-moi, madame Fortin, est-ce que monsieur Bélanger vous paraissait dans son état normal depuis quelque temps, demanda-t-il, histoire d'orienter l'entretien dans le sens qu'il souhaitait.

"Hum ... Qu'entendez-vous par état normal, lieutenant ?"

Le lieutenant se demanda si la comédienne faisait exprès pour ne pas comprendre. Il répéta sa question sur un ton, avouons-le, un peu moins compatissant.

"Pas tout à fait, répondit Béatrice Fortin. Puis en hésitant : " Il ... se posait des questions au sujet d'un de ses collègues."

"Un collègue de son parti ?"

"Oui, lieutenant."

"Et à quel sujet ?"

"Il ... le soupçonnait de ne pas être celui qu'il prétend être."

"Mais encore ?"

"Écoutez lieutenant, je ne peux pas vous en dire plus parce que je n'en sais pas davantage."

"Êtes-vous bien certaine de ne pas en savoir plus, madame Fortin ? Parfois, un détail qui nous paraît anodin peut faire toute la différence entre ce qu'on sait ou ne sait pas, insista le lieutenant."

"Je ne voudrais pas vous mettre sur une fausse piste, lieutenant."

Non mais pour qui se prend-elle, celle-là ! "Laissez-moi juger de la pertinence de la piste, madame Fortin, fit le lieutenant plus sèchement qu'il n'aurait dû."

Sentant probablement la soupe un peu chaude, Béatrice Fortin y alla d'un détail : "Philippe pensait qu'il était à la solde de certains banquiers et hommes d'affaires que ses prises de position dérangent."

"Vous a-t-il donné un nom ?"

"Non. Il voulait attendre d'être certain de ce qu'il avançait avant de m'en dire plus."

"Ah bon, fit platement le lieutenant. Puis il se résolut à poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis le début de l'entrevue : "Hem ... et votre ex-mari, monsieur Picard, se pourrait-il qu'il s'en soit pris au nouvel homme dans votre vie ?"

"René ! Écoutez, ça fait des mois qu'on communique par l'entremise de nos avocats. Oui, il est autoritaire, arrogant, colérique et vindicatif. Mais je ne crois pas qu'il irait jusqu'à tuer quelqu'un par jalousie."

"Mouais..." Le lieutenant n'était pas convaincu et ça paraissait.

"D'autant, ajouta la comédienne, qu'il serait le premier à être considéré comme suspect, ne trouvez-vous pas, lieutenant ?"

Et vlan !!

Béatrice Fortin n'avait pas complètement tort. Mais pas entièrement raison, non plus. Cela c'était déjà vu, des ex-maris s'en prenant physiquement au nouvel homme dans la vie de leurs ex-conjointes. Et plus d'une fois, d'ailleurs. Mais Alexandre Denis ne jugea pas bon de relever la réflexion de la comédienne. Ni sèchement, ni autrement.

Puis s'avisant qu'elle courait peut-être un danger, en ce sens que parce qu'elle fréquentait Philippe Bélanger depuis plusieurs mois, celui ou celle qui avait foncé sur le chef de l'opposition officielle pourrait penser qu'elle en savait davantage. Si bien qu'en quittant Béatrice Fortin, il lui recommanda la prudence : "Évitez d'être seule quand vous vous déplacez. N'ouvrez pas la porte sans vérifier l'identité du visiteur, par exemple."

"Vous pensez que..." La comédienne n'osa pas finir sa phrase.

"Simplement, une mesure de précaution, madame Fortin."

Béatrice Fortin fit signe qu'elle avait saisi le message. N'empêche qu'elle était loin d'être rassurée. Qui l'aurait été à sa place, je vous le demande un peu ?

Qu'importe, le lieutenant partit en se disant que parfois il était nécessaire de donner la frousse plutôt que de se retrouver avec un cadavre sur la conscience.

4

Quand le lieutenant-déetective Alexandre Denis rentra chez-lui ce jour-là, il était environ 18h00 et il pleuvait à seaux. Même avec les essuie-glaces fonctionnant à pleine capacité, le lieutenant avait peine à voir devant lui. Il avait conduit prudemment étant donné que, vu les circonstances, il n'avait pas l'intention, ne serait-ce que par accident, de tuer un piéton à son tour.

Tout ça pour dire que la pluie n'améliorait pas son humeur plutôt morose en ce début d'enquête. Il ne ressentait pas la poussée d'adrénaline habituelle quand il entreprenait une chasse au tueur. *Merde, merde, merde.* Était-il en train de perdre le feu sacré qui doit animer tout bon enquêteur qui se respecte ? Où était donc passé son instinct de chasseur ? Besoin de vitamines peut-être ?

Bref cette fois, Alexandre Denis y allait à reculons.

Cependant, quand il entra chez-lui, l'accueil que lui firent ses jumelles Zoé et Chloé en lui sautant dans les bras, lui réchauffa le cœur. Et du coup, il oublia son humeur morose.

Comme c'était simple avec ses deux fillettes nées pour le bonheur, il n'en doutait pas. Beaucoup plus simple qu'avec son adolescent, Nicolas, lequel, les yeux rivés sur son iphone, accueillit son arrivée avec un "Yo man" à peine audible en plus. Encore heureux qu'il ne l'appelle pas "dude".

Ça, Alexandre ne l'aurait pas toléré. "Man" passe encore à la rigueur. Mais "dude" non, non et non.

Le repas fut délicieux. Blanquette de veau à l'ancienne, gratin dauphinois, salade du chef et crème glacée maison, le tout préparé avec amour par l'irremplaçable Armande, nounou et cuisinière en résidence.

À noter, Nicolas se resservit de blanquette de veau à l'ancienne et de gratin dauphinois à trois reprises. En matière de nourriture, l'ado était comme un gouffre sans fond. Pour ça, Alexandre le comprenait. À quinze ans, lui-même mangeait comme quatre.

Une fois les jumelles couchées, Kim et Alexandre allèrent prendre le café au salon. Et comme toujours quand leurs horaires, à géométrie variable, le permettaient, ils firent le point sur leur journée respective.

Les dames d'abord, ça allait de soi.

Kim parla donc avec enthousiasme de l'entrevue qu'elle avait réalisée, pour son émission d'affaires publiques à la télévision d'état, avec Farah Alibay, ingénieure en aérospatiale québécoise, qui travaillait à la NASA.

Farah Alibay venait de publier un livre intitulé "Mon année martienne." Dans cet ouvrage, elle parlait de sa participation au lancement de l'astromobile Perseverance en direction de la planète Mars. L'appareil allait en étudier la surface et collecter des échantillons du sol martien. Rien de moins, mesdames et messieurs.

"On en a fait du chemin depuis qu'on a marché sur la lune en juillet 1969, commenta Kim, une passionnée d'astronomie depuis l'adolescence.

Alexandre, qui partageait l'intérêt de sa femme, bien qu'à un degré moindre, ne pouvait qu'abonder dans son sens pour ce coup là : "Qui sait, répondit-il, nos enfants iront peut-être sur Mars, un jour."

"Je dirais, plutôt nos petits-enfants, rectifia Kim en souriant.

Alexandre sourit à son tour : "Oui en effet, tu as raison."

Kim but une gorgée de café, puis : "Et toi, mon chéri, où en es-tu dans ton enquête sur le délit de fuite ?"

Une question qu'Alexandre aurait préféré ne pas entendre : " Bof, pas très loin, je t'avoue, fit-il en grimaçant.

"Sois patient, ça vient à peine de se produire ... Mais au fait, tu ne devais pas rencontrer la comédienne que fréquentait Philippe Bélanger, aujourd'hui ?"

"Béatrice Fortin. Eh oui, je l'ai rencontrée ... Mis à part le fait qu'elle et Philippe Bélanger faisaient tous les deux du bénévolat à la Maison du Père, elle ne m'a pas dit grand-chose."

"Ah bon ! C'est étonnant quand même, non ?"

"Étonnant, qu'ils fassent du bénévolat ?"

"Mais non, voyons. Étonnant qu'elle ne t'ait pas dit grand-chose."

"En fait, elle m'a mentionné que Bélanger se questionnait sur un membre de son parti. Semble-t-il qu'il le soupçonnait d'être à la solde de banquiers ou d'hommes d'affaires auxquels ses prises de position à gauche déplaisaient."

"Elle t'a donné un nom."

"Eh ben non ... Apparemment, Bélanger attendait d'avoir des preuves avant de lui révéler qui il soupçonnait."

"Intéressant, non ?"

"Mmm ... peut-être. Enfin on en saura davantage quand aura accès à son ordinateur personnel ainsi qu'à son iphone ... Du moins, je l'espère."

Les deux époux continuèrent à deviser sans qu'Alexandre ne mentionne son manque d'intérêt pour l'enquête ou si préférez son "passage à vide".

5

Le lendemain, les enquêteurs eurent enfin accès aux contenus de l'ordinateur et du iPhone de Philippe Bélanger.

Ce qu'ils y apprirent, d'abord et avant tout, c'était qu'il n'était pas sur les réseaux sociaux. Pas de comptes Facebook, Instagram ou autres. Étonnant de la part d'un politicien de son calibre ou de n'importe quel calibre d'ailleurs. Quoique, en y repensant bien, Philippe Bélanger n'avait nullement besoin de ces plateformes numériques pour se mettre en valeur. Les médias traditionnels se bouscuaient pour lui donner tout l'espace nécessaire pour exprimer ses idées.

En revanche, il faisait toutes ses transactions bancaires sur l'Internet. Paiements de factures, achats en ligne, etc ... Les enquêteurs ne notèrent aucune irrégularité. Pots de vins ou paradis fiscaux. Pas même un compte en Suisse, aux Bahamas ou ailleurs. Sa fortune se chiffrait dans les vingt millions. Pas des masses du point de vue des milliardaires, mais sûrement beaucoup plus que le monde ordinaire. Monde ordinaire dont faisaient partie les enquêteurs, jusqu' à nouvel ordre du moins.

Réflexion de Frank Régimbald : "Ouais ben moi, j'aimerais bien avoir ses millions." Réponse de Judith Chomsky : "Sauf que lui est mort assassiné et pas toi. Une nuance appréciable quand même, non ! ajouta la détective en souriant malicieusement.

Bon cela établi, Philippe Bélanger faisait bel et bien des recherches sur un dénommé Alexis Longpré, un membre influent de son parti. Celui qu'il soupçonnait de ne pas être qui il était.

Or vérifications faites, Alexis Longpré était un travailleur social, né dans la Petite Patrie. Certes, ce dernier n'était pas toujours d'accord avec son chef sur la marche à suivre pour faire valoir leurs idées; des échanges de courriels entre les deux hommes le prouvaient. Mais franchement il était difficile de penser que Longpré ait été à la solde de banquiers ou d'hommes d'affaires que les prises de position libérales de Philippe Bélanger étaient censées déranger.

Déduction : Philippe Bélanger était peut-être un peu parano sur les bords. Ce fut, du moins, ce que les enquêteurs déduisirent. Surtout quand ils apprirent que le jour du meurtre par voiture interposée, Alexis Longpré avait passé la journée à l'hôpital auprès de sa femme qui donnait naissance à leur premier enfant.

Pour le reste, l'analyse des contenus de l'ordinateur et du iphone de Philippe Bélanger ne donna pas grand-chose qui puisse orienter l'enquête vers un ou une coupable. Non. Il n'y avait rien là pour mousser l'enthousiasme du lieutenant-détective Alexandre Denis, lequel s'efforçait, malgré tout, de ne rien laisser paraître de son "passage à vide" auprès de ses collègues.

6

Isabelle Bélanger, tante et marraine de Philippe Bélanger, revenue chez-elle après cinq jours passés à l'hôpital, reçut le lieutenant-détective Alexandre Denis à son domicile, rue Hartland dans Outremont. Une rue aux maisons de briques avec galeries, une rue tranquille bordée d'arbres, une rue bourgeoise sans trop l'être.

Isabelle Bélanger vint elle-même répondre à la porte.

C'était une fort belle femme de soixante-dix ans bien sonnés. Elle avait dû faire tourner beaucoup de têtes dans ses jeunes années. *Et même à son âge, elle ne passe pas inaperçue*, songea le lieutenant admiratif.

Chevelure gris blanc flottant librement sur ses épaules, statuesque, elle portait avec élégance un jeans noir et un pull gris anthracite. Visiblement, ses vêtements n'avaient pas été achetés chez Reitmans ou chez Walmart.

Présentations et poignées de mains échangées, le lieutenant offrit ses condoléances. Les yeux d'un bleu céruléen d'Isabelle Bélanger se remplirent de larmes.

Court moment de recueillement. Se ressaisissant, Isabelle Bélanger introduisit le lieutenant dans un salon meublé confortablement quoique sans ostentation. Sofa et fauteuils recouverts de velours beige, tapis de haute laine blanc cassé. Aux murs, également blanc cassé, deux toiles de grande dimension, signées *Isabelle Bélanger* ainsi que quelques gravures. Sur une table à café en érable, la tante de Philippe Bélanger avait posé une cafetière en argent massif, deux tasses en porcelaine avec soucoupes, un petit pot de crème et quelques cubes de sucre dans une soucoupe en porcelaine également.

"Du café, lieutenant, proposa-t-elle aimablement.

Le lieutenant accepta. Plus pour plaire à l'hôtesse que par réelle envie de prendre du café. Il en avait déjà bu trois tasses. Quoique pas dans des tasses en porcelaine.

Une fois le café servi, le lieutenant posa sa première question. La plus simple et probablement la meilleure qu'il fallait poser : "Parlez-moi de votre neveu, madame Bélanger, fit-il sur un ton neutre. Pas de fausse commisération.

Le lieutenant sentait d'instinct, qu'avec Isabelle Bélanger, c'était la seule manière d'obtenir le plus de renseignements possibles sur qui avait été son neveu.

"Mon frère étant cardiologue, commença Isabelle Bélanger, Philippe a eu une enfance choyée, bien entendu. À la mort de sa mère, il était inconsolable. Il a vu un psychologue pendant quelques mois. Une excellente chose."

Courte pause, puis : "Il était brillant, un leader né. Au collège, il était président de sa classe. Très conscient de sa situation privilégiée, déjà il organisait des collectes de vêtements et de denrées alimentaires qu'il allait porter aux pauvres. C'était sa façon de donner au suivant." Autre pause et gorgée de café.

"Philippe plaisait aux femmes. Grand, beau, flamboyant. Les femmes étaient une de ses faiblesses." *Encore la flamboyance*, songea le lieutenant.

"Déjà à dix-sept ans, il faisait des ravages chez les filles de son âge. Son père craignait même qu'il en mette une enceinte ... Bon, à notre connaissance, cela ne s'est pas produit, heureusement."

Le lieutenant posa alors une deuxième question : "Que pensez-vous de sa relation avec Béatrice Fortin ?"

"Il semblait avoir trouvé une femme qui lui convenait; ne serait-ce que sur le plan des idées. Mais est-ce que ça allait durer plus que quelques mois ? Ça, on ne le saura jamais, malheureusement."

Nouvelles larmes dans les yeux d'un bleu céruléen.

Cette fois, les larmes coulèrent à flots.

Le lieutenant, qui avait questionné plus de proches éplorés qu'il ne le souhaitait dans sa carrière, savait qu'il fallait attendre en silence que le trop plein de chagrin s'exprime d'une manière ou d'une autre.

Il attendit donc patiemment qu'Isabelle Bélanger s'essuie les yeux avec un kleenex avant de poser une troisième question : "À votre avis, se pourrait-il qu'une ancienne flamme lui en ait voulu au point de le tuer ?"

"J'en doute. En tout cas, il n'a jamais mentionné qu'une femme lui en veuille à ce point. Mais sait-on jamais."

"Vous a-t-il déjà parlé d'un collègue de son parti avec lequel il s'entendait plus moins ? Certaines divergences de vue en lien avec la marche à suivre pour faire valoir leurs idées, par exemple."

"Euh, non ..."

"Quelqu'un du parti du maire, peut-être ?"

"Philippe n'avait pas que des amis, bien entendu. Mais non, il n'a jamais fait mention, du moins pas devant moi, de quelqu'un du parti adverse qui aurait pu lui vouloir du mal. En fait, Philippe ne me disait pas tout, lieutenant. J'avais même parfois l'impression qu'il évitait de se confier à moi pour ne pas m'inquiéter."

"Mmm... je vois. Savez-vous pourquoi il n'était pas sur les réseaux sociaux. La plupart des politiciens le sont pourtant ?"

"Il a eu un compte Facebook, il y a quelques années. Mais il l'a fermé. Il trouvait que les gens en profitait pour se défouler et dire n'importe quoi."

"Des insultes à son endroit ?"

"Entre autres..."

"Des menaces ?"

"Oui. Mais Philippe ne les prenait pas au sérieux. Peut-être aurait-il dû ? C'était lui, tout craché. Il ne pouvait s'imaginer qu'on lui veuille du mal."

"Il a quand même fermé son compte Facebook."

"C'est vrai. Mais c'était surtout à cause de la grossièreté des propos de certaines personnes qui, sous couvert de l'anonymat, se croient tout permis."

Le lieutenant hocha la tête en se félicitant mentalement de ne pas être sur les réseaux sociaux. Déjà que les médias traditionnels s'en prenaient à lui et à son équipe d'enquête dès qu'ils ne livraient pas le coupable. Pas grossièrement bien entendu, mais ça n'était pas plus agréable pour autant.

Isabelle Bélanger continuait à tracer le portrait de son neveu : "Philippe était un homme foncièrement honnête. Il avait une qualité rare chez la plupart des politiciens. Il avait du courage politique. Certes, il exprimait ses idées avec beaucoup de véhémence. Trop peut-être aux yeux de certains. Bien sûr, il n'était pas parfait, mais qui l'est ! ... Je vous en prie, lieutenant, trouvez le coupable."

"Je vous promets de faire tout ce que je peux, madame Bélanger, répondit le lieutenant avec sincérité. Il posa encore quelques questions générales. Pour la forme, seulement.

Quand il prit congé d'Isabelle Bélanger, le lieutenant n'oublia pas de lui recommander la plus extrême prudence. Parce que, tout comme Béatrice Fortin, elle aussi pouvait être en danger. Madame Bélanger lui répondit qu'elle comprenait très bien le message et qu'elle prendrait les mesures nécessaires pour se protéger. Alexandre Denis ne lui demanda pas lesquelles. Une femme comme elle, n'étant pas née de la dernière pluie, s'en tirerait très bien. Il n'en doutait pas.

Bilan de la rencontre : le lieutenant en savait un peu plus sur qui avait été Philippe Bélanger. À savoir qu'il était complexe comme tout le monde ou presque. Mais il n'avait pas plus d'indices sur le ou la coupable de son assassinat.

7

Dix jours après l'accident, qui n'en était pas un, on découvrit que Philippe Bélanger n'avait pas fait de testament. Qui pense à en faire un à trente-neuf ans ? Pas grand-monde. En fait, à peu près personne.

Alors qu'arrive-t-il quand quelqu'un sans enfants, sans parents (père ou mère vivants) et sans dettes, meurt intestat ?

L'entièreté de ses biens va à la personne la plus proche. Dans le cas de Philippe Bélanger, sa fortune, le condo de luxe inclus, revenait d'office à sa tante et marraine Isabelle Bélanger. Celle-ci, n'ayant nul besoin de l'argent, encore moins du condo de luxe, annonça qu'elle donnait le condo à la comédienne Béatrice Fortin, et remettait les millions de son neveu à la Maison du Père ainsi qu'à quelques œuvres de charité. À un journaliste venu l'interviewer, elle dit : "C'est ce que Philippe aurait voulu."

Wow !! Et un gros WOW !! à part ça.

Tellement WOW que la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Les grands médias d'information comme CNN, NBC, la BBC de Londres en firent état. Sans parler des grands journaux comme Le Monde. Et bien entendu, au Québec, la SRC, TVA ainsi que les journaux tels Le Devoir, La Presse et le Journal de Montréal. Sans oublier les réseaux sociaux. Ceux-là même dont Philippe Bélanger ne voulait rien savoir.

Précisons que la comédienne Béatrice Fortin, désormais propriétaire du condo de luxe, n'accorda aucune entrevue. Pas plus qu'elle ne commenta son idylle avec feu Philippe Bélanger.

Peut-être considérait-elle le condo de luxe comme un "prix de consolation". Ce qui, avouons-le, était exactement le cas. Quoi qu'il en soit, elle eut la sagesse de se taire.

.....

Bon, inutile de dire, que dans un monde où les riches ne songent qu'à s'enrichir encore plus, où la redistribution des richesses est une notion aussi étrange qu'un Martien se baladant en pleine rue Sainte-Catherine, la générosité exceptionnelle dont Isabelle Bélanger faisait preuve, échappait à l'entendement du commun des mortels.

Fait à noter cependant, le prix de ses toiles monta en flèche. Et malgré des montants exorbitants, elles se vendirent, peut-être pas comme des petits pains chauds, mais suffisamment pour garnir, encore davantage, son portefeuille déjà fort bien garni.

L'artiste-peintre avait-elle prévu ce boom ?

Le lieutenant-détective Alexandre Denis aurait aimé penser que, non. Mais avec le temps passé comme détective aux Homicides et le cynisme qui venait avec, il avait appris qu'il n'y a pas de fumée sans feu, la plupart du temps.

8

Les enquêteurs avaient revu tous les collègues de Philippe Bélanger, ceux de son parti ainsi que ceux du parti adverse. Ils avaient vérifié leur emploi du temps, le jour fatidique. Y inclus celui du maire Lucien Dubois, lequel avait répondu à leurs questions sans s'offusquer.

Ils avaient également vérifié l'emploi du temps de René Picard, l'ex-mari de la comédienne Béatrice Fortin, au moment du drame. Les enquêteurs s'étaient aussi intéressés à l'emploi du temps de la comédienne au cas où. Disons que Béatrice Fortin n'était pas contente qu'on lui pose ce genre de questions. Mais tant pis. La procédure était la procédure. Point à la ligne.

Et comme il fallait s'y attendre, tous et toutes étaient occupés ailleurs ce jour-là. Parmi tout ce beau monde, six possédaient un SUV. Mais pas noir et pas un Hyundai tucson. Les voisins immédiats de Philippe Bélanger, ceux qui avaient des condos dans le même immeuble, n'avaient tout simplement pas de SUV.

Précisons que René Picard, l'ex-mari de la comédienne Béatrice Fortin faisait, au moment du drame, un séjour à la Sorbonne de Paris comme comme professeur invité. Rien de moins, mesdames et messieurs !!

.....

On était vendredi et le lieutenant-détective Alexandre Denis avait convoqué une réunion, histoire de faire le point. Le point sur quoi ? Sur à peu près rien. Mais ça aussi c'était la procédure.

"C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, gémit Régimbald.

"Oh toi, pour les clichés t'es champion, grimaça Judith Chomsky.

"Ah ! parce que toi, c'est bien connu, des clichés t'en dis jamais, rétorqua

Régimbald du tac au tac.

Oh boy !!

La réunion promettait d'être houleuse.

"Bon, bon, bon, suffit vous deux, intervint le lieutenant. "Ce n'est pas en nous chamaillant qu'on va arriver à résoudre cet assassinat."

Alexandre Denis, qui avait enfin surmonté son "passage à vide", était de plus en plus convaincu que le meurtre de Philippe Bélanger était un assassinat politique. Tant et si bien qu'avant la réunion, il avait, à nouveau, regardé les images prises par les caméras de surveillance lors de l'accident qui n'en était pas un et ... très attentivement, cette fois.

"Je pense, fit-il, que le conducteur du SUV est un homme." Il expliqua alors que la silhouette entrevue avait les épaules beaucoup plus larges que celles d'une femme, même grande : "Et si on examine le profil, on distingue définitivement les traits d'un homme, avec l'ombre d'une barbe d'un jour."

"Et la queue de cheval sous la casquette, qu'est-ce qu'on en fait ? intervint le sergent-détective Frank Régimbald.

"Ben voyons, t'as jamais vu un homme avec une queue de cheval, toi ! s'exclama le sergent-détective Jérôme Vandal, lequel arborait fièrement une queue de cheval.

"Ouin, c'est vrai que ..." Régimbald ne trouvait rien à ajouter pour sa défense. Il avait voulu s'objecter comme d'habitude et cette fois il s'était mis le doigt dans l'oeil jusqu'au coude. Et juste à voir les sourires narquois de ses collègues autour de la table, on sentait que personne ne se porterait à sa défense.

Cela dit, le lieutenant proposa de revoir les images.

Tous déclinèrent l'offre.

Y inclus Régimbald.

Alors de deux choses l'une.

Ou bien, ils et elles n'avaient pas bien regardé lors du premier visionnement et ne voulaient pas voir la preuve qu'ils et elles avaient loupé un détail non négligeable. Ou bien, ils et elles faisaient entièrement confiance à leur chef. Alexandre Denis choisit de penser qu'ils et elles lui faisaient entièrement confiance.

On a beau dire on a beau faire, même l'ego d'un lieutenant de police a besoin d'être flatté de temps en temps.

"La bonne nouvelle, reprit le lieutenant, est que nous avons la moitié moins de suspects potentiels. Et ..."

Régimbald coupa la parole à son chef. C'était plus fort que lui, il lui fallait donner son opinion à tout prix : "Ouin, mais il nous reste tous les autres. Soit à peu près la moitié des hommes de la ville. À moins que je me trompe, Philippe Bélanger était un personnage assez controversé, merci."

Pour ce qui était de voir le verre à moitié vide, on pouvait toujours compter sur Régimbald. Le lieutenant grimaça mais ne riposta pas. Régimbald n'avait pas tort. Mais du diable s'il allait lui donner raison.

En lieu et place, il s'approcha du babillard et muni d'un marker noir, il se lança dans un de ses légendaires résumés.

Un résumé assez mince mais un résumé quand même.

1)Le conducteur du SUV devait connaître les habitudes de Philippe Bélanger. À savoir que tous les midis, hiver comme été, il sortait de l'Hôtel de Ville pour faire son jogging.

2)Le conducteur n'était pas forcément quelqu'un qui connaissait personnellement Philippe Bélanger.

3)Pouvons-nous éliminer tous les hommes dont nous avons vérifié l'emploi du temps ? Peut-être.

4)Mais il se peut que quelqu'un ait menti et que ce détail nous ait échappé.

5)Le conducteur devait avoir les moyens de se payer un SUV. Ce qui n'est pas à la portée de n'importe quel quidam.

6)À moins qu'il l'ait emprunté pour l'occasion ou volé ? Ce qui n'est pas exclu.

7)Ou encore, à moins que le conducteur ait été à la solde de quelqu'un que les idées politiques de Philippe Bélanger dérangent, au point de vouloir lui clouer le bec un fois pour toutes ?

"Voilà où nous en sommes, conclut le lieutenant quand il eut fini son exposé.

"Des idées, demanda-t-il à la ronde.

Silence radio.

9

Quand, ce même vendredi, le lieutenant rentra chez-lui fourbu et préoccupé par *cette enquête de merde qui ne menait nulle part*, il fut accueilli par un comité de réception très spécial.

SURPRISE !!

Il y avait là, sa femme Kim, ses jumelles de cinq ans Zoé et Chloé, son fils de quinze ans Nicolas et sa blonde Noémie, Élyse, sa sœur aînée avec son mari Louis Santerre ex-inspecteur à la SQ, les grands-parents Saint-Onge Louise et Arthur, ainsi qu'Armande, la nounou et cuisinière en résidence.

Alexandre avait complètement oublié que c'était le jour de son anniversaire.

Quarante-cinq ans déjà ...

On lui fit la bise. Ensuite on lui chanta Bon Anniversaire en chœur. Ce fut après cet intermède un peu discordant, que Chloé, se campant devant son père, ses petits poings sur les hanches, lui dit : " T'as pourtant pas l'air si vieux que ça, papa."

Tout le monde rit de bon cœur. Ensuite on passa à table.

Pour l'occasion, Armande avait préparé un bœuf Wellington. Et qui n'a pas goûté à cette pièce de filet de bœuf nappé de foie gras, enrobé d'une croûte dorée à souhait, préparé avec amour par Armande, a une grave lacune dans sa gastronomie.

Domage pour les végétariens.

On était rendu au dessert quand les parents de Kim appelèrent de la Mauricie pour souhaiter bon anniversaire à leur gendre.

Michèle et Jacques Lemelin n'avaient pu venir pour cause de Covid 19. Heureusement pour eux, ils avaient attrapé la forme bénigne de la maladie et allaient mieux. N'empêche que le couple estimait que ce n'était pas une raison pour venir à Montréal risquer de contaminer leurs êtres chers.

À la fin de cette soirée mémorable, "l'enquête de merde qui ne menait nulle part" menait toujours nulle part, mais Alexandre Denis, après quelques flûtes de champagne, deux ou trois verres de bon vin rouge et un digestif, s'en fichait complètement.

10

Le lundi "l'enquête de merde" n'était pas plus avancée, *because* les détectives avaient fait relâche tout le week-end. Ils revenaient au boulot tout requinqués. C'est fou ce que pouvaient faire deux jours de repos en famille, sans penser aux meurtres à résoudre.

Un détail, cependant. Ils n'avaient pas plus d'idées concernant l'assassinat de Philippe Bélanger qu'ils n'en avaient le vendredi. Et à entendre les conversations autour de la machine à café, ils n'en auraient pas plus à la fin de la journée.

Précisons que, pendant ce temps, le lieutenant-détective Alexandre Denis était dans son bureau à rédiger un rapport d'étape (très très bref le rapport) pour le commandant Brière avec lequel il avait rendez-vous au Quartier général à 11h30.

Au téléphone, en lui fixant le rendez-vous, le commandant avait dit sur un ton qui laissait songeur : "T'as intérêt à être à l'heure, maudit grand fendant."

.....

11h30 pile, le lieutenant était dans le bureau du commandant Brière.

Celui-ci lui demanda s'il voulait un café. Eh oui, depuis que madame Brière lui avait offert une cafetière, le commandant offrait toujours un café à ceux qu'il convoquait. Il était comme un enfant avec son jouet préféré.

Même que le lieutenant se demandait si Brière ne le faisait pas venir à son bureau, juste pour lui faire des cafés lattes. Il savait aussi qu'il était préférable, pour la suite de la rencontre, d'accepter un café : "Volontiers, fit-il.

Heureusement, il avait prévu le coup et n'avait pris qu'un café depuis 7h00 le matin. *Autrement, bonjour, les brûlements d'estomac.*

Une fois, les cafés servis, le commandant parcourut le rapport d'étape que lui avait tendu le lieutenant : "Ouais ben, c'est pas fort, sacrament. Trois semaines depuis la mort de Philippe Bélanger et c'est tout ce que vous avez trouvé."

"Eh oui, commandant. Je reconnais que c'est pas fort comme vous dites si bien, mais que voulez-vous que je vous raconte de plus."

"Tu m'as bien dit que vous avez vérifié les agences de locations de SUV et que ça n'a rien donné ?"

"Rien de rien. Pas plus d'ailleurs que des vols de SUV dans les semaines qui ont précédé la mort de Philippe Bélanger."

"Ouin... Y en a un qui va pas être content et tu sais qui, Alexandre."

"Notre... hem... cher directeur Jocelyn Labonté, évidemment."

"Évidemment. Il m'appelle régulièrement pour savoir où vous en êtes rendus dans cette enquête là. Bon, j'essaie de gagner du temps. Mais j'peux pas faire ça indéfiniment, câlisse."

"Labonté n'a rien d'autre à faire que de nous suivre à la trace ? Je me demande si c'est dans sa définition de tâches, fit le lieutenant légèrement ironique." "Qu'en pensez-vous commandant ?"

"C'est pas dans ses fonctions une seule miette. Mais j'en pense que tu n'es pas dans ses bonnes grâces, non plus. C'est aussi simple que ça."

Le lieutenant haussa les épaules : "Ça, je serais complètement idiot si je ne m'en étais pas rendu compte."

"Ouais ben, fais un effort, veux-tu. Parce que moi, je commence à être à court d'arguments avec Labonté, tabarnak."

Fais un effort, non mais ...

Le lieutenant soupira.

"La prochaine fois qu'il vous appelle, commandant, suggérez-lui de venir enquêter avec nous. Lui qui n'a jamais enquêté de sa vie. Peut-être que ça lui ferait du bien de constater de visu, ce qu'est le travail d'enquêteur."

Alexandre Denis y allait allègrement dans l'ironie. Cette fois, il obtint la réaction qu'il escomptait.

"Ha, ha, ha !! Elle est bien bonne celle-là, Alexandre. Veux-tu un deuxième café pour fêter ça ?"

"Pourquoi pas, commandant, répondit Alexandre Denis en souriant.

Les seconds cafés servis, le commandant Brière redevint sérieux : "Bon, mais blague à part, tu penses vraiment que le meurtre de Philippe Bélanger est un assassinat politique, Alexandre ?"

"Pour l'instant, oui."

"Bon, une fois qu'on a dit ça, as-tu des idées pour la suite, hostie ?"

Le lieutenant, qui n'avait aucune idée pour la suite, fouilla quand même dans son "sac à malices" et Ô miracle !! il vit poindre la lumière au bout du tunnel : "On va regarder du côté des extrémistes de droite et des fondamentalistes religieux. Du monde que les propositions libérales de Philippe Bélanger devaient déranger, non."

"Excellente idée, Alexandre !!"

Et ce fut ainsi que deux cafés lattes plus tard additionnés de quelques sacres supplémentaires du commandant Brière, le lieutenant repartit pour le Centre d'enquête, sans autres remarques déplaisantes et/ou conseils inutiles.

Ouf !!

11

Une semaine après la rencontre du lieutenant-détective Alexandre Denis avec le commandant Brière, donc un mois après la mort de Philippe Bélanger, veut, veut pas, il fallait faire avancer "l'enquête de merde qui ne menait nulle part".

Pour arriver quelque part, le lieutenant avait réparti les tâches.

Une partie de l'équipe allait mettre de l'ordre dans les dossiers en souffrance (qui souffraient depuis trop longtemps déjà). Le but de l'exercice étant de faire le ménage au cas où le directeur Jocelyn Labonté viendrait, en personne, mettre son nez dans les affaires de l'équipe.

Ce qui n'était pas souhaité, on s'en doute.

Les autres, soit les sergents-détectives Marie Garneau, Aya Diouf, Frank Régimbald et Dave Sans-Souci avaient été chargés de regarder du côté des extrémistes de droite et des fondamentalistes religieux.

Le lieutenant avait choisi Dave Sans-Souci et Frank Régimbald pour leur connaissance des gangs de rue, des motards et des groupes criminalisés. Bon, cela ne voulait pas dire que tout ce monde interlope était d'extrême droite et détestait Philippe Bélanger, mais quand même, ça valait le coup de fouiller un peu de ce côté-là.

Quant à Marie Garneau et Aya Diouf, le lieutenant les avait sélectionnées pour leur ouverture d'esprit et leur curiosité envers les "fous de Dieu" de tout acabit. Lesquels, selon leurs dires, étaient comme des "âmes en peine qui manquaient d'amour". Leurs doctrines radicales et peu nuancées les intriguaient.

Qui sait, peut-être que les idées libérales de Philippe Bélanger les auraient "froissés" au point de vouloir lui faire la peau ? La question méritait d'être examinée.

.....

Centre d'enquête, salle de réunion.

On faisait le point sur où en était "l'enquête de merde". Place aux dames d'abord. Une règle, non écrite, mais respectée la plupart du temps au sein de l'équipe.

En guise d'entrée en matière, Marie Garneau et Aya Diouf expliquèrent à leurs collègues qu'il y avait trois religions monothéistes : le judaïsme, le christianisme et l'Islam. Une introduction qui n'était probablement pas nécessaire, mais qu'elles firent quand même. Sauf qu'elles n'avaient rien trouvé de valable pour l'enquête.

Disons, pour leur défense, qu'une semaine de recherches ne permettait pas de ratisser très large. Le fondamentalisme religieux étant une question beaucoup trop vaste pour en faire le tour en si peu de temps. Pas seulement pour les deux policières mais pour tout le monde. Si bien qu'en leur confiant la mission, Alexandre Denis ne s'attendait pas à un miracle.

Il n'y en eut pas.

Aya Diouf s'était penchée sur la communauté juive hassidique de Montréal.

"Ce sont les juifs les plus orthodoxes, dit-elle. "En général, ils vivent à l'écart de la population montréalaise. Ils ont une synagogue dans Outremont, rue Champagneur. J'ai réussi à parler avec un rabbin. Il ne connaissait même pas le nom de Philippe Bélanger. Du moins c'est ce qu'il m'a affirmé et je l'ai cru ... J'en suis là pour le moment."

"Merci Aya, tu as fait ton possible, approuva le lieutenant.

Pour sa part Marie Garneau avait regardé du côté des musulmans pratiquants. Elle s'était même rendue dans une mosquée où elle avait parlé avec un imam. Lui et sa communauté étaient très au fait de l'actualité montréalaise. Ainsi, il déplorait ce qui était arrivé à Philippe Bélanger et assura qu'aucun musulman, pratiquant ou non, n'aurait assassiné qui que ce soit. Le Coran, texte sacré de l'islam, interdisait la violence.

"Ce n'est pas chez ces gens-là qu'il nous faut chercher, assura Marie Garneau.

"Merci Marie, dit le lieutenant. "Ça valait quand même le coup d'aller voir ... Et pour les fundamentalistes chrétiens, j'imagine que ça n'a rien donné non plus ?"

"Vous imaginez bien, lieutenant, déplorèrent les deux policières dans un bel ensemble. Chose certaine, après la semaine qu'elles venaient de passer, ni l'une ni l'autre ne rejoindraient un groupe de fundamentalistes religieux. Quel qu'il soit.

Là-dessus, Alexandre Denis proposa de prendre une pause le temps de se dégourdir les jambes et d'aller chercher du café.

Proposition acceptée avec enthousiasme.

12

Au retour de la pause, la parole était maintenant à Dave Sans-Souci et Frank Régimbald. Pour tout dire, le lieutenant comptait un peu sur ces deux-là pour trouver, sinon un coupable, au moins une piste qui valait la peine qu'on s'y attarde. Après tout, les membres de gangs de rue et les motards criminalisés n'avaient pas, sauf erreur, la réputation d'être des gens de gauche. Pas vrai !

"Et alors, de votre côté, demanda-t-il.

Avec Sans-Souci et Régimbald, pas de savant préambule. Droit au but.

D'entrée de jeu, on sut que les membres de gangs de rue et les motards criminalisés : "n'en ont rien à branler de la mort du chef de l'opposition à la mairie de Montréal, affirma Régimbald.

Mais, mais, mais ...

... les deux flics ne s'étaient pas tourné les pouces pour autant. Ils avaient repéré le chef d'un groupe d'extrême droite qui détestait tout ce qui était à gauche et qui s'exprimait violemment à ce sujet sur les réseaux sociaux. Si bien qu'après la mort de Philippe Bélanger, il avait posté sur son blogue le commentaire suivant :

"Bon débarras !!"

"Il s'appelle Mathieu Gauthier, 31 ans, et il a des milliers d'abonnés. Son mouvement est copié sur celui des Proud Boys américains, un groupe de suprémacistes uniquement composé d'hommes blancs, fit Sans-Souci, auquel Régimbald avait cédé la parole dans un rare élan de générosité venant de lui.

"Et hum ... ce fin stratège d'extrême droite que fait-il dans la vie, à part créer un mouvement et dire des inepties, demanda Alexandre Denis, sarcastique.

"Croyez-le ou non, lieutenant, il a été vendeur chez un concessionnaire Hyundai. Quand son patron a compris, il y a quelques mois, qu'il avait un blogue d'extrême droite, il l'a mis à la porte. C'était pas bon pour la réputation de la concession, évidemment. Maintenant le type fait du taxi à son compte."

"Ne me dis pas que c'est avec un SUV Hyundai tucson, Dave. Parce que là, je ne te croirais pas."

"Nan. Là s'arrête la coïncidence, lieutenant. Il conduit une Honda accord."

"Sa photo doit être sur son blogue, je suppose ?"

"En effet. Sur sa photo, qui n'est peut-être pas récente, il a les cheveux mi-longs blond cendré."

"Mmm ... donc ses cheveux peuvent être plus longs maintenant. Assez pour une queue de cheval ?"

"Ça se peut, lieutenant."

"Mouais... continuez à le suivre sur son blogue. S'il a quelque chose à voir avec la mort de Philippe Bélanger, il se pourrait qu'un type comme lui s'en vante un jour ou l'autre."

Régimbald, qui s'était tu pendant l'échange avec Sans-Souci, se manifesta : "On pourrait le faire venir au poste pour le questionner. Il me semble qu'il y a là matière à le faire, lieutenant."

"Pas tout de suite, répondit Alexandre Denis. Pour lui, questionner un suspect, qui leur mentirait en pleine face, était du temps perdu. Au fil des années, il avait beaucoup donné dans ce genre d'exercice. Si bien qu'il trouvait, qu'à moins d'avoir des preuves "béton" pour confondre ledit suspect, l'interroger ne servirait strictement à rien. Et des preuves "béton" il estimait, à tort ou à raison, ne pas en avoir assez à l'endroit du dénommé Mathieu Gauthier. Pour une fois, Régimbald n'insista pas.

13

Ce même jour, le lieutenant avait rendez-vous pour le lunch avec son beau-frère Louis Santerre. Les deux hommes se voyaient de temps à autre, en dehors du cercle familial. Non pas parce que leurs épouses, Kim et Élyse, ne s'intéressaient pas aux histoires policières. C'était plutôt parce qu'au début de leur amitié, Louis Santerre, d'une dizaine d'années plus âgé et anciennement inspecteur à la SQ, avait un peu servi de mentor à Alexandre Denis dans deux enquêtes.

Même si cette époque était révolue, les deux hommes continuaient leur dialogue sur les affaires policières. Bon, disons que c'était surtout Louis Santerre qui posait des questions. Il s'ennuyait du temps où il exerçait sa profession. N'empêche qu'Alexandre Denis ne détestait pas avoir l'avis de celui qui avait été l'un des meilleurs inspecteurs de police qu'il connaisse.

Cette fois, pour leur rencontre, ils avaient choisi une petite pizzeria située pas très loin de la Place Versailles; là où était le Centre d'enquête du SPVM.

Les pizzas servies, Louis Santerre ne perdit pas une minute à parler de la pluie et du beau temps. Tout de suite, il posa la question qui lui brûlait les lèvres : " Et ton enquête concernant la mort de Philippe Bélanger, comment ça va, Alexandre ?"

"Bof, couci-couça, fit le lieutenant qui résuma à son beau-frère et ami, les démarches que son équipe et lui avaient faites. En terminant son exposé, il cita le cas de Mathieu Gauthier et son blogue d'extrême droite.

"Tu vas l'interroger, je présume."

"Pas dans l'immédiat. On a pas assez de preuves pour le confondre. Si tant est qu'il ait quelque chose à voir dans ce meurtre."

"Ben voyons ! Depuis quand tu attends d'avoir des preuves irréfutables pour interroger un suspect ?"

"Depuis que j'ai compris que je n'ai pas ta méthode d'interrogatoire, Louis. À savoir ce que j'appelle, faute de mieux, ta technique de méditation transcendante, rétorqua Alexandre Denis, mi-blagueur.

"Ha ha ! Très drôle."

C'était un fait, Louis Santerre pouvait obtenir des aveux sans bouger de sa chaise, sans élever le ton. Simplement en fixant le suspect jusqu'à ce que ce dernier fonde en larmes et passe aux aveux. Alexandre Denis qui avait vu Louis à l'oeuvre, à quelques reprises, avait tenté de savoir comment il s'y prenait. Louis Santerre avait alors prétendu qu'il avait appris sa méthode d'interrogatoire d'un vieil oriental. Sans révéler où, quand, comment et pourquoi.

Il était comme ça, Louis, mystérieux et impénétrable. Du moins, en ce qui avait trait à sa méthode d'interrogatoire devenue légendaire dans la police. Fixant Alexandre de son regard d'une clarté redoutable, Santerre demanda : " Et pourtant, tu penses que ce meurtre est politique, c'est bien ça ?"

"En tout cas, j'ai deux enquêteurs qui continuent à surveiller le blogue du dénommé Mathieu Gauthier. On verra bien ce que ça donnera. Mais je n'entretiens pas beaucoup d'espoir de ce côté-là."

"Je répète ma question, Alexandre. Penses-tu encore que ce meurtre est politique ?"

"Mmm...oui."

"En es-tu bien certain ?"

"De moins en moins, je l'avoue."

"Ah bon ! Mais alors, si c'est personnel, qui et pourquoi ?"

"Mouais ... qui et pourquoi ?"

"Tu dois bien avoir une petite idée."

"Absolument aucune, grimaça Alexandre Denis.

"Un type extraverti comme Philippe Bélanger, un type qui ne mâchait pas ses mots, a peut-être dépassé la limite et blessé quelqu'un au point de ..."

"C'est possible. Mais nous avons exploré toutes les avenues et ..."

"À moins que ce quelqu'un hypothétique vous ait menti, non ?"

"Bah, ce ne serait pas la première fois, évidemment."

Les deux hommes finirent leurs pizzas sans que leurs deux cerveaux, pourtant brillants, n'aient un éclair de génie en ce qui avait trait au meurtre de Philippe Bélanger.

14

Et pendant que le lieutenant continuait à se creuser les méninges, que Sans-Souci et Régimbald surveillaient le blogue du leader d'extrême droite Mathieu Gauthier, qu'une bonne partie de l'équipe d'enquête fermait des dossiers en souffrance (qui souffraient de moins en moins), la comédienne Béatrice Fortin s'installait dans le condo de luxe ayant appartenu à feu son amant, Philippe Bélanger.

Certes, Béatrice regrettait toujours Philippe, n'empêche qu'elle n'était pas fâchée d'emménager dans le condo de luxe qui lui appartenait, désormais. Un changement appréciable comparé à l'appartement, situé dans le Mile End, qu'elle partageait, pour un prix de fou, avec une amie, comédienne comme elle. Et comme, parfois tout s'arrange, le fiancé de l'amie en question prendrait sa place pour payer un prix de fou à son tour. Juste pour pouvoir filer le parfait amour avec sa fiancée. Ah ! l'amour, l'amour.

Cela dit, les copropriétaires des condos de luxe et nouveaux voisins accueillirent favorablement l'arrivée de Béatrice Fortin parmi eux. Peut-être que le fait qu'elle tienne le premier rôle dans une série policière très appréciée du public y était pour beaucoup.

Qu'importe la raison, Béatrice se sentait à l'aise dans son nouveau milieu de vie sur l'avenue du Musée. Bien entendu, il y avait toujours ses démêlés juridiques avec son ex-mari, mais Béatrice était persuadée que tout allait s'arranger, éventuellement.

Et comme il fallait s'y attendre, le temps faisant son œuvre, Béatrice oublia peu à peu les recommandations de prudence que lui avait faites le lieutenant-détective Alexandre Denis.

Quand ça va moins mal, on relâche notre vigilance.

Une réaction très humaine.

Béatrice Fortin était très humaine comme tout un chacun, finalement.

15

Cinq semaines depuis la mort de Philippe Bélanger, toujours rien de neuf. Nada, zilch, rien de rien.

Et comme si ce n'était pas assez, il pleuvait sans cesse. De quoi assombrir l'humeur de n'importe qui. En tout cas, sûrement celle de l'équipe d'enquête du lieutenant-déetective Alexandre Denis. Et plus spécialement, l'humeur des sergents-déetectives Dave Sans-Souci et Frank Régimbald. Tous deux commençaient à en avoir ras le pompon de lire ce qui s'écrivait sur le blogue d'extrême droite du sieur Mathieu Gauthier. Lequel, soit dit en passant, ne se prenait pas pour de la merde depuis qu'un magazine (en mal de sujets probablement) lui avait consacré tout un article.

Tant et si bien qu'un matin pluvieux, comme tous les matins depuis des semaines, Régimbald éclata lors de la réunion de planification : "J'en peux plus de ce maudit gars-là. J'suis plus capable de lire les conneries que lui et ses abonnés écrivent !!"

Ça avait le mérite d'être clair. Et pour avoir lu l'article du magazine consacré à Mathieu Gauthier, le lieutenant comprenait parfaitement l'exaspération de Régimbald. Le type était misogyne, raciste, anti avortement, anti immigration, antisémite, islamophobe, anti tout ce qui s'appelait mesures sociales, moins d'état et ainsi de suite. Se tournant vers Sans-Souci, le lieutenant demanda : "Et toi, Dave, qu'en penses-tu ?"

"Je pense que le type est insupportable. Mais il n'est pas notre homme, lieutenant. On a vérifié son emploi du temps le jour de la mort de Philippe Bélanger. Il n'était pas à Montréal. Il participait à une manifestation à Québec."

"Ah oui ! Je présume que ce n'était pas une manif pro choix, ironisa le lieutenant."

"Ha! ha ! Nan. Lui et sa gang de crackpots protestaient contre le budget du nouveau ministre des finances Paul Lemaire qu'ils jugent trop à gauche."

"Trop à gauche, Paul Lemaire ! Eh ben dis-donc, commenta le lieutenant.

En réalité le nouveau ministre des finances avait présenté un budget assez conservateur, merci. Un budget qui avait réussi à mécontenter tout le monde. Mais pas pour les raisons invoquées par Mathieu Gauthier, l'apôtre de l'extrême droite.

Bref, pour en revenir à l'enquête sur la mort de Philippe Bélanger, il fallait orienter les recherches ailleurs. Ce fut précisément ce qu'Alexandre Denis annonça à ses collègues : " Cherchons plutôt quelqu'un qui aurait un motif personnel de lui en vouloir. Quelqu'un qu'il aurait blessé par son franc-parler, par exemple. Ou encore le copain d'une des femmes qu'il a fréquentées avant la comédienne Béatrice Fortin. Ou bien ..."

Régimbald coupa la parole à son chef : "Ben voyons donc. On abandonne la piste politique, j'en reviens pas !!"

Ce à quoi le lieutenant rétorqua sans broncher : " Il va falloir que tu en reviennes, Frank. Parce que c'est comme ça qu'on va procéder, point à la ligne. Est-ce assez clair ?"

Alexandre Denis faisait rarement preuve d'autorité. Simplement parce qu'il n'en avait pas besoin pour s'imposer. Sa haute taille, six pieds, trois pouces et des poussières, son physique de beau ténébreux et surtout son professionnalisme suffisaient.

Or Régimbald, à qui un jour quelqu'un avait eu le malheur de dire qu'il ressemblait à Brad Pitt, avait une très haute opinion de sa personne. Qui plus est, il voulait devenir lieutenant-déetective. Malheureusement pour lui, il avait échoué à l'examen de passage de sergent-déetective à lieutenant-déetective. Et il avait du mal à s'en remettre. Une réaction fort compréhensible qu'Alexandre Denis comprenait. N'empêche qu'il devait le rappeler à l'ordre de temps à autre. Et présentement, il jugeait que c'était un cas de "temps à autre."

16

Quand le lieutenant arriva chez-lui vers 21h30, les jumelles dormaient déjà. Armande était dans sa chambre à regarder ses séries télévisées préférées. Certaines en rattrapage : dont la série dans laquelle Béatrice Fortin tenait le premier rôle.

Alexandre mourait de faim. Le sandwich avalé sur le pouce, le midi, était très loin. Prévoyant le coup, la précieuse Armande lui avait gardé au chaud une large portion de la délicieuse lasagne qu'elle avait cuisinée pour le souper.

Pendant que, dans la cuisine, il dégustait sa large portion de lasagne avec une salade d'accompagnement, Kim, qui l'avait attendu, était assise devant lui à la table et le regardait manger avec appétit :

"Que dirais-tu d'un verre de rouge avec ça, demanda-t-elle.

"Pourquoi pas. Un verre de rouge ne peut pas faire de mal, répondit-il en souriant.

Aussitôt dit aussitôt fait. Kim prit deux verres et une bouteille de Pinot noir entamée la veille, lui versa une généreuse rasade et s'en versa une beaucoup moins généreuse. *Because*, elle surveillait sa ligne. Laquelle, du point de vue d'Alexandre, n'avait nullement besoin d'être surveillée. Kim était grande, mince et plus belle que jamais à quarante ans. Alexandre avait beau lui répéter qu'elle était parfaite, rien à faire, elle continuait à calculer les calories. Ah! les femmes, pensa-t-il avec indulgence.

"Hum, s'enquit-il, où est passé Nicolas ?"

"Nicolas est sorti avec Noémie, Zach, Loïc et leurs copines. C'est l'anniversaire de Zach et ils fêtent ça au Café LOL, répondit Kim tout en sirotant son verre de rouge.

"Le café LOL, tu parles d'un nom pour un café !... C'est un soir de semaine et en plus, où est situé ce fichu café ?"

"Tout près d'ici sur Saint-Denis."

"Première fois que j'entends parler de cet endroit, grommela Alexandre.

"Et bien maintenant, tu sais qu'il existe. Et rassure-toi, on n'y sert pas d'alcool. On y sert que des jus, du café, des croissants et des brioches. C'est essentiellement un café pour jeunes. Et les portes ferment à 23h00."

"Mouais ... et les devoirs de Nicolas, il va les faire quand ?"

"Demain, les profs sont en congé pédagogique. Donc, Nicolas a amplement le temps de les faire." Kim commençait à perdre patience, chose rarissime : "Tu devrais t'intéresser davantage à ce que fait ou ne fait pas Nicolas, Alexandre."

Sous-entendu: *"Tu n'est pas souvent là. Et quand tu y es, tu n'est pas vraiment là."* Du moins, c'est ainsi qu'Alexandre interpréta les paroles de Kim. Il allait rétorquer : *"Nicolas ne me dit jamais rien"*. Mais se ravisa. Après tout, dans sa relation avec son fils de 15 ans, c'était lui l'adulte et pas l'inverse : "Tu as raison, Kim, fit-il. Je suis préoccupé par mes enquêtes et je travaille souvent très tard. Malheureusement, je n'arrive pas à concilier travail-famille comme je le devrais."

"Je sais, répondit Kim qui n'insista pas davantage. Tourner le fer dans la plaie, n'était pas son genre; sauf dans ses entrevues avec les politiciens quand ces derniers sortaient leurs cassettes. Mais jamais avec son mari. Touchant son bras, elle demanda doucement: "Où en es-tu dans l'enquête sur la mort de Philippe Bélanger ?"

Alexandre lui sut gré de ne pas insister sur la conciliation travail-famille : "Hum et bien..." Comme Kim était pas mal à jour dans les démarches que son équipe et lui avaient faites, il alla directement aux recherches faites par Sans-Souci et Régimbald sur le sieur Mathieu Gauthier, l'apôtre de l'extrême droite.

"Malheureusement, j'aurais bien aimé qu'il soit coupable, celui-là. Mais non. Le jour du meurtre de Philippe Bélanger, il participait à une manif à Québec."

"Mathieu Gauthier, tu dis."

"Oui, lui même."

"Quel odieux personnage !!"

"Tu le connais ?"

"Pas personnellement. Mais dans mon métier, tout se sait."

Effectivement en qualité d'animatrice d'une émission télévisée d'affaires publiques, Kim était au fait de tout ce qui grouillait et grenouillait dans la sphère publique : "Savais-tu, Alexandre, demanda-t-elle, que Mathieu Gauthier comptait fonder un parti politique ?"

"Ah, j'ignorais ça ! Il n'en parle pas ouvertement en tout cas."

"J'ai mes sources."

"Tes fameuses sources, que tu ne me dévoileras pas, évidemment."

Kim sourit de son sourire de sphinx : "Tu as tout compris, mon chéri." En bonne journaliste d'enquête, Kim se serait fait couper un bras plutôt que de dévoiler une de ses sources. Alexandre le savait et entre eux, c'était devenu une blague à répétition.

"Un parti politique d'extrême droite. Exactement ce dont on a besoin au Québec, railla Alexandre.

Kim rigola : "On rit, mais ce n'est pas si drôle que ça."

"Bien d'accord, renchérit Alexandre.

"Donc, reprit Kim, si j'ai bien compris, tu abandonnes la piste politique ?"

"Moui ... Dommage mais, Mathieu Gauthier était mon dernier espoir."

"Façon de parler, évidemment."

"Évidemment, répondit Alexandre qui avait terminé son plat de lasagnes et lorgnait avec avidité le plat de biscuits aux pépites de chocolat cuisinés par Armande et déposé sur le comptoir de la cuisine.

"Une tisane avec les biscuits, proposa Kim. Alexandre aurait préféré un café mais à l'heure qu'il était, 23h15, une camomille était plus indiquée s'il voulait dormir :

"Bonne idée, fit-il en souriant.

Les deux époux buvaient leur tisane quand Nicolas revint à la maison. Mine de rien, Alexandre lui demanda comment avait été sa soirée.

"Full cool, man, répondit l'ado.

Alexandre faillit lever les yeux au ciel. Mais se retint.

17

Le vendredi de cette semaine-là, le docteur Claude Dumoulin, revenu d'Ukraine, téléphona au lieutenant pour avoir des nouvelles de l'enquête sur la mort de son ami Philippe Bélanger.

Des nouvelles fraîches, Alexandre Denis n'en avait pas parce que l'enquête piétinait lamentablement. N'empêche qu'il proposa au médecin de le rencontrer dans un café pas très loin du Centre d'enquête.

Peut-être, se disait-il, que l'ami du politicien se souviendrait d'un détail de la vie intime de Philippe Bélanger. Un détail qui pourrait faire avancer l'enquête. *N'importe quoi mais quelque chose, grands dieux !* En plus, il était curieux de rencontrer un membre de Médecins sans Frontières.

Qui étaient ces femmes et ces hommes qui allaient soigner les malades et les blessés dans les endroits les plus dangereux de la planète ? Alexandre Denis s'était souvent posé la question.

Le docteur Claude Dumoulin accepta volontiers de le rencontrer. Peut-être que lui aussi était intrigué par la profession qu'exerçait le lieutenant.

.....

Dès la première poignée de main, un courant de sympathie s'établit entre les deux hommes. Le docteur Claude Dumoulin, un homme mince, de taille moyenne, avait une allure étonnamment juvénile pour quelqu'un qui ne devait pas toujours avoir la vie facile dans les endroits où il se rendait.

Il avait un regard intelligent quoique empreint d'une certaine tristesse.

Une tristesse probablement due à toutes les horreurs qu'il voit dans les zones de guerre, songea le lieutenant. Qui plus est, il ne tarda pas à constater que le médecin était également un homme humble. Ou réservé ou simplement peu bavard.

De fait, aux questions qu'il lui posa sur son travail au sein de Médecins sans Frontières, le docteur Dumoulin répondit sans entrer dans les détails. Sans se vanter. Si bien que même s'il eut aimé en apprendre davantage, Alexandre Denis ne put qu'apprécier sa discrétion.

Puis vint le moment où lui-même dut raconter tout ce qu'il savait ou ne savait pas concernant la mort tragique de Philippe Bélanger. Ça n'était pas dans ses habitudes de livrer spontanément à un étranger des détails sur une enquête. Mais tout dans l'attitude du médecin l'incitait à se confier. Ce qu'il fit : "Et voilà où nous en sommes, conclut-il.

Le docteur Dumoulin l'avait écouté très attentivement : "Donc si ce n'est pas un assassinat politique, son meurtre a trait à sa vie privée. C'est bien ça ?"

"C'est la seule avenue que mon équipe et moi n'avons pas explorée comme on l'aurait dû, répondit franchement le lieutenant.

"Je ne suis pas policier enquêteur, mais à mon avis, vous avez procédé de la bonne manière, remarqua le médecin.

"Si vous le dites."

"Et vous me rencontrez pour savoir si je n'aurais pas noté un détail de sa vie privée qui pourrait orienter vos recherches, n'est-ce pas ?"

"En partie, oui. Aussi parce que j'avais envie de connaître quelqu'un comme vous. Quelqu'un qui exerce une profession dans les zones les plus dangereuses du monde, reconnut Alexandre Denis.

Le médecin sourit sans rien dire. Le lieutenant comprit alors que Claude Dumoulin resterait un mystère pour lui : "Hum ... dans ce cas, dit-il, auriez-vous, par hasard, noté un détail qui pourrait aider l'enquête ?"

Le médecin hocha la tête : "J'ai beaucoup repensé à ... Il y a un incident dont je me souviens qui pourrait peut-être ... C'était il y a quelques mois, fin décembre, si ma mémoire est bonne. Philippe et moi, sortions du restaurant la Trattoria sur Saint Laurent. Il était environ 21h00 et il neigeait à plein ciel. Soudain un homme, qui paraissait éméché ou drogué, a bousculé Philippe et a dit quelque chose comme : "Fiche-lui la paix, sinon tu vas le regretter." J'ai demandé à Philippe s'il connaissait cet homme. Il m'a assuré qu'il ignorait qui il était, en haussant les épaules comme si l'incident n'avait aucune importance."

"Vous l'avez cru ?"

"Oui. Je ne vois pas pourquoi il aurait menti à sujet-là, lieutenant."

"Pourriez-vous décrire l'homme qui s'en est pris à votre ami ?"

"Grand, plutôt costaud. Probablement dans la trentaine ou début quarantaine. Mais pour le reste ... Il portait une parka avec le capuchon rabattu sur le visage. Et comme il neigeait, alors ..."

"Vous dites que c'était fin décembre. Philippe était-il déjà en couple avec ...?"

"Béatrice Fortin ? Il avait commencé à la fréquenter, oui. Mais il voyait encore une certaine Mylène ... Son nom de famille m'échappe, malheureusement."

"Pas de problème, nous trouverons son nom."

"Je n'en doute pas."

"Donc, si je comprends bien, Philippe Bélanger voyait les deux femmes au même moment ?"

"C'est à peu près ça, fit le médecin, qui bien qu'il ne le disait pas ouvertement, n'avait pas l'air d'approuver le comportement de son ami décédé."

"Ouais ... Une situation assez délicate."

"En effet ... Le médecin marqua une pause, puis : "Pensez-vous que l'incident pourrait avoir un lien avec votre enquête ?"

"C'est très possible."

"Vous croyez ?"

"Je crois que l'incident est loin d'être anodin, contrairement à ce qu'en pensait votre ami."

"Allez-vous me tenir au courant des avancées dans votre enquête, lieutenant ? J'aimerais vraiment savoir qui a tué Philippe."

"Mais très certainement, répondit Alexandre Denis.

Quand ils se quittèrent, les deux hommes se vouvoyaient encore mais s'appelaient par leurs prénoms. Et, soit dit en passant, le docteur Claude Dumoulin partait le surlendemain pour la bande de Gaza. Eh oui, le conflit israélo-palestinien avait repris de plus belle.

"Vous avez toute mon admiration, lui dit sincèrement le lieutenant, tout en se demandant s'il allait revoir le médecin vivant. La presse racontait que, parmi les milliers de morts, des travailleurs humanitaires avaient été tués à Gaza.

En lui serrant chaleureusement la main, le docteur Dumoulin lui répondit simplement: "Je ne fais que mon boulot, comme vous le vôtre, Alexandre".

18

La Mylène dont avait parlé le docteur Dumonlin, s'appelait Mylène Francoeur, professeure de français au cégep du Vieux Montréal. Elle était très belle. De longs cheveux, d'une rare teinte acajou, roulant en cascade jusqu'au milieu du dos. Des formes et une bouche à faire rêver n'importe quel cégépien.

Quand le lieutenant la rencontra sur une terrasse rue Saint-Denis, il eut du mal à ne pas zieuter sa poitrine généreuse mise en valeur dans un débardeur assez serré, merci. Précisons, à la décharge de la belle Mylène, qu'on était à la mi-mai, qu'il ne pleuvait plus et qu'il faisait une chaleur écrasante, anormale pour cette période de l'année.

Bon cela dit, si Alexandre Denis se gardait une petite gêne, Mylène Francoeur, elle, le regardait, le flirt dans les yeux.

"Hum, fit-il, s'efforçant de demeurer impassible, merci madame Francoeur d'avoir accepté de répondre à mes questions."

"Tout le plaisir est pour moi, susurra la belle Mylène avec un clin d'oeil coquin.

Oh boy, oh boy, l'interview s'annonçait parsemée d'embûches. Advienne que pourra, le lieutenant décida de plonger dans le vif, du sujet : "Madame Francoeur, parlez-moi de votre relation avec Philippe Bélanger."

"Ah Philippe, Dieu ait son âme ! Notre relation était purement physique. Je voyais d'autres hommes et lui d'autres femmes. Un arrangement qui nous convenait."

"Ah bon ... et personne, dans votre entourage, n'y voyait d'objection. Un homme jaloux qui aurait voulu s'en prendre à Philippe Bélanger, par exemple ?"

"Absolument pas, lieutenant, minauda la belle tout en continuant à flirter.

"Qui de vous deux a mis fin à la relation ?"

"Philippe avait fait la rencontre de la comédienne Béatrice Fortin et le pauvre chéri avait des scrupules à continuer de coucher avec moi ... J'étais bien d'accord pour rompre, parce qu'il n'était plus aussi "vaillant" au lit. Vous comprenez."

"Donc c'était d'un commun accord ?"

"Tout à fait, lieutenant."

Alexandre Denis crut déceler une forme de dépit dans le ton de la belle Mylène. Elle crânait et il lui sembla évident que l'ego de la sirène avait été légèrement écorché lors de la rupture. Mais comme il n'avait plus rien à tirer de cette entrevue et aucune raison de la prolonger, il prit poliment congé: "Bon et bien, fit-il, je vous remercie madame Francoeur."

"Lieutenant, minauda la belle en posant une main fine sur son bras, vous êtes très sexy. Vous avez mon numéro de téléphone et mon adresse, faites-moi signe si le cœur vous en dit."

Alexandre Denis, lequel, dans sa carrière, avait interrogé plusieurs femmes qui avaient tenté de le séduire en pure perte, faillit s'étouffer avec sa dernière gorgée de café. Les avances de Mylène Francoeur battaient à plate couture toutes celles qu'il avait évitées auparavant. *Une véritable nymphomane que cette Mylène*, pensa-t-il en dégageant son bras.

"C'est très aimable à vous, madame Francoeur, mais je suis marié et très heureux en ménage, répondit-il en insistant sur le "très heureux".

"Dommage, déplora la sirène en faisant la moue.

19

Centre d'enquête, salle de réunion.

Le lieutenant venait de relater, aux membres de son équipe, sa rencontre avec le docteur Claude Dumoulin et celle avec la dénommée Mylène Francoeur. Sans, bien sûr, mentionner les avances plus qu'explicites que cette dernière lui avait faites.

"Donc le docteur Dumoulin a vu un homme s'en prendre à Philippe Bélanger, il y a quelque mois. Il le décrit comme grand, plutôt costaud. Ça ne nous avance pas beaucoup, grimaça Dave Sans-Souci.

"Pas beaucoup, en effet, reconnut Alexandre Denis.

"Si ça n'est pas quelqu'un qui connaissait Mylène Francoeur, ça peut être n'importe qui. Peut-être même quelqu'un qui n'a rien à voir avec notre affaire. Un type tout simplement agressif. Il y en a tellement maintenant, déplora Marie Garneau.

Le lieutenant hocha la tête : "Il y a peut-être une alternative, dit-il. "Philippe Bélanger voyait Mylène Francoeur et Béatrice Fortin au même moment. Il se peut que l'ex-mari de Béatrice Fortin n'ait pas du tout apprécié que son ex-femme fréquente un politicien aussi en vue que Philippe Bélanger."

"Ouin, méchant baiseur, celui-là. Est-ce qu'on est certains qu'il n'avait pas une troisième maîtresse en réserve au cas où les deux autres n'auraient pas été disponibles, persifla Frank Régimbald.

"Tu ne trouves pas que deux femmes en même temps, c'est beaucoup pour un seul homme, plaisanta Léo N'Guyen.

"En tout cas, ça ne lui a pas tellement réussi, puisque quelqu'un l'a tué, intervint Judith Chomsky.

Tout le monde y allait d'une remarque plus ou moins pertinente et d'assez mauvais goût, finalement. Après tout, il était quand même question d'une victime de meurtre. Non pas que les détectives aient été indifférents. C'était plutôt leur façon d'évacuer le stress qui venait avec le métier quand on travaillait aux Homicides.

Et pendant ce temps, le lieutenant cogitait.

Lui n'était pas payé pour faire des blagues de mauvais goût, mais plutôt pour penser : "Hum ... pour en revenir à l'ex-mari de Béatrice Fortin, je trouve qu'on l'a éliminé un peu trop rapidement de la liste des suspects, dit-il, sachant fort bien qu'une telle remarque ne plairait pas aux membres de son équipe.

Personne n'aime se faire dire qu'on a bâclé le travail.

"Moi le premier, ajouta-t-il pour faire bonne mesure. Il se souvenait de son manque d'enthousiasme quand il avait hérité de l'enquête. Bon, il n'allait pas se faire hara-kiri pour autant, *mais oui*, il avait dormi au gaz.

"Sauf qu'au moment de la mort de Philippe Bélanger, le professeur René Picard était à Paris comme prof invité à la Sorbonne, objecta Aya Diouf.

"Oui, je sais. Du moins, c'est ce qu'on nous a répondu au secrétariat de l'UdeM où il enseigne. Qui nous dit qu'il n'a pas abrégé son séjour en France ? À ma connaissance, on a pas vérifié ce détail."

"Vous avez raison lieutenant, on a pas vérifié, convint Marie Garneau. Ses collègues grimacèrent mais ne la contredirent pas.

"On ne sait même pas de quoi il a l'air, ce type, fit Alexandre Denis continuant à enfoncer le clou. "Est-il grand, petit, gros, mince, brun, blond, a-t-il les cheveux longs, courts, une coupe Mohawk, peut-être ?"

Rires plus ou moins jaunes.

"On doit bien avoir une photo de lui quelque part, non ?"

"Béatrice Fortin a un compte Facebook et un compte Instagram depuis quelques années. Mais il n'y a aucune photo de son mariage avec le professeur René Picard, lieutenant, précisa Aya Diouf.

"Elle les a probablement supprimées, intervint Léo N'Guyen.

"Voyons dans le registre de l'Université de Montréal dans ce cas, suggéra le lieutenant.

20

Vérifications faites, il y avait bel et bien une photo du professeur René Picard dans le registre de l'Université de Montréal. Une photo prise plusieurs années auparavant. À cette époque, du moins, le professeur avait des cheveux blond cendré, mi-longs et coupés au carré. Une tête peu banale.

Des traits forts, mais réguliers. Un menton carré, une bouche volontaire, des yeux bleus-gris étrangement perçants. Un regard hypnotique. Le professeur fixait l'objectif avec une telle intensité qu'on en éprouvait une sorte de malaise. N'empêche qu'on pouvait aisément comprendre pourquoi Béatrice Fortin avait succombé au magnétisme indéniable de l'homme.

Fort bien, mais encore fallait-il savoir à quoi ressemblait l'homme maintenant. Ses cheveux étaient-ils plus longs, avait-il une queue de cheval, etc ...? Or bien que la technologie de reconnaissance faciale soit disponible sur les smartphones, le lieutenant fit parvenir la photo à la Police scientifique, beaucoup mieux équipée, pour vieillir un visage, le présenter de face et de profil. Le modifier avec queue de cheval et casquette. Bref, tout le tralala.

En attendant les résultats, et ça pouvait prendre quelques jours pour les avoir, les détectives se mirent en frais de vérifier, sérieusement cette fois, l'emploi du temps du professeur Picard lors du meurtre de Philippe Bélanger.

Bingo ! Le professeur Picard avait écourté son séjour à la Sorbonne. Il était revenu à Montréal deux jours avant le meurtre.

Autre question : le professeur Picard posséderait-il, par hasard, un SUV Hyundai Tucson ? Eh ben oui, il en avait un.

Coïncidence ?

Peut-être.

Cette fois, tout le monde dans l'équipe tomba d'accord, y inclus Régimbald, le "pressé de service", pour attendre avant d'interroger René Picard. On ne faisait pas venir au poste un éminent professeur d'université, en apparence au-dessus de tout soupçon, sans avoir suffisamment de preuves pour le confondre. Et pour l'instant, les preuves que l'équipe avait étaient uniquement circonstanciées.

De plus, l'équipe devait attendre le résultat des modifications au portrait qu'opéreraient les techniciens de la Police scientifique pour, peut-être, avoir suffisamment d'éléments pour l'interroger. Si tant est que ce soit lui le coupable.

Ouais ... Plus ils avançaient dans l'enquête, plus les détectives avaient l'impression de marcher sur des œufs.

Donc : patience, patience, patience.

21

Si le lieutenant et son équipe s'armaient de patience, c'était loin d'être le cas du commandant Brière. En réalité, c'était plutôt le directeur Jocelyn Labonté, revenu d'un séjour d'une semaine dans le sud, qui s'impatientait. Et bien entendu, il s'adressait au commandant pour passer le message.

Ainsi donc, le lieutenant-détective Alexandre Denis fut à nouveau "invité" à rencontrer son supérieur immédiat dans son bureau du quartier général. Et bien entendu, accepter de se soumettre au rituel du café préparé et offert par le commandant.

Prévoyant le coup, le lieutenant n'avait pris aucun café avant de rencontrer son chef, ce jour-là.

"Un latte comme d'habitude, fit le commandant sans prendre la peine d'attendre la réponse du lieutenant.

Les cafés servis, le commandant passa à l'attaque : "Ouin, ben ça barde en haut." "En haut" signifiait dans les bureaux du directeur Labonté.

"Quoi de nouveau sous le soleil, ricana le lieutenant en prenant une gorgée de café.

"Ouais, je sais. Mais c'est pas toi qui entends japper Labonté au téléphone, c'est moi. Et ça commence à me taper sur les nerfs. T'es quand même capable de comprendre ça, mon grand fendant."

"Mais oui, je comprends, commandant, de répondre le grand fendant.

"Bon et bien, tu vas me dire ce que vous branlez. Ça fait presque deux mois que ... chose-là a été tué et y se passe rien, câlisse."

"Chose-là s'appelait Philippe Bélanger, commandant."

"OK, Philippe Bélanger. Mais à part ça, tabarnak ?"

Le lieutenant faillit répondre "*parlant de japper, vous ne cédez pas votre place, commandant*", mais se retint. Briser "l'harmonie" des rencontres avec son chef, n'était pas dans ses plans, cette fois. *Autrement on en finira plus*, pensa-t-il sagement.

"Hum... je vous ferai remarquer, commandant, que cette enquête n'est pas la seule que nous avons sur les bras, en ce moment. Il y a aussi le meurtre de ..."

"Écoute-moi bien, mon grand fendant. Je me fiche de savoir qui a tué Tartempion. L'important, pour l'instant, c'est d'apprendre qui a tué un élu municipal. C'est-tu assez clair, hostie, aboya Brière.

Au-delà des sacres et des aboiements, monnaie courante chez-lui, le commandant Brière était décidément dans tous ses états. Quasiment au bord de l'apoplexie. Alexandre Denis comprit alors que la pression ne venait pas seulement du directeur Labonté mais devait venir de plus haut encore : "Dites-moi, commandant, est-ce que, par hasard, vous auriez reçu un appel du maire Lucien Dubois ?"

"Hum ... moui, admit le commandant. "Et pour qu'il daigne me téléphoner, c'est qu'il est très inquiet. La dernière chose qu'il souhaite, c'est que l'enquête traîne en longueur. Es-tu capable de comprendre ça, chriss ?"

"Mmm... je sais que certaines rumeurs courent à l'effet que le maire Dubois tremperait dans le meurtre de son adversaire. Pure foutaise !! Mais je comprends qu'il veuille que ça finisse. Et croyez-moi, commandant, on fait notre possible pour trouver."

Et le lieutenant de faire part à son chef des soupçons que son équipe et lui portaient désormais sur nul autre que l'ex-mari de Béatrice Fortin, l'éminent professeur René Picard.

"Bon et bien qu'est-ce vous attendez pour le questionner celui-là ?"

"Le Messie, chef."

"Comment ça le Messie ?"

"Un peu d'humour ne nuit pas, commandant. C'est meilleur pour le cœur."

"Maudit niaiseux. Tu te fous de ma gueule en plus de ça. C'est pas le temps de faire des farces plates, câlisse."

Et pourtant Alexandre Denis avait bien expliqué le pourquoi du comment il jugeait préférable d'attendre pour interroger le professeur Picard : "Faut-il que je vous fasse un dessin, commandant, fit-il avec un brin d'impatience. "Écoutez, j'admets que vous êtes sous pression, mais questionner le professeur maintenant risquerait de tout compromettre. Il s'amènerait au poste avec un avocat qui mettrait fin à l'entrevue dès le début. Si bien que nous ne serions pas plus avancés."

Le commandant Brière, qui avait déjà été enquêteur, et un très bon à part ça, se calma: "Ouais... vu comme ça, t'as peut-être pas tort, admit-il du bout des lèvres.

"Je reprendrais bien un autre excellent café latte, commandant, dit le lieutenant en guise de signe de paix.

"Ah! mon grand fendant, tu me prends par les sentiments, fit Brière, lequel quand il n'était pas enragé, n'était pas complètement dénué d'humour.

Quand il quitta le bureau du commandant Brière, le lieutenant avait fait le plein de cafés latte pour la journée. Et pour un temps du moins, il aurait la paix. La diplomatie, quoi ! Diplomate, il savait l'être au besoin.

22

Pendant que le maire Lucien Dubois continuait à s'inquiéter, que le directeur Jocelyn Labonté perdait peu à peu le bronzage obtenu lors de son séjour dans le sud, que le commandant Brière préparait des cafés pour les subordonnés qu'il convoquait, que le lieutenant-déetective Alexandre Denis et son équipe attendaient toujours "le Messie", qu'advenait-il de la comédienne Béatrice Fortin ?

La saison estivale approchant à grands pas, les tournages pour la série télévisée, dont elle était la vedette, étaient terminés et ne reprendraient qu'en août pour l'automne. Pour pallier au manque à gagner, Béatrice Fortin faisait de la postsynchronisation et participait en tant qu'invitée à des quiz idiots. C'était ça la vie d'une comédienne, même connue, pour vivre décemment.

Et bien sûr, Béatrice Fortin continuait à faire du bénévolat à la Maison du Père. Or, le hasard faisant bien les choses, elle y avait rencontré un célibataire de trente-cinq ans, ingénieur de profession et bénévole comme elle. Certes, il n'était pas aussi "flamboyant" que feu Philippe Bélanger, mais petit à petit le célibataire, un dénommé Laurent Héту était en passe de devenir le nouvel homme dans sa vie.

Et bien que le couple soit très discret, Béatrice et Laurent auraient été vus sortant d'un cinéma, main dans la main. Deux mois, c'est peu pour faire un deuil, direz-vous, et vous auriez sans doute raison. N'empêche que "le cœur a ses raisons que la raison ignore" n'est-ce pas !

.....

Un vendredi, fin mai, Béatrice invita Laurent à souper. Dans son condo : son prix de consolation, avenue du Musée. Elle passa une grande partie de l'après-midi à faire du ménage. Nettoya la salle de bains de fond en comble. L'appartement impeccable, elle se doucha prenant bien soin, après la douche, de mettre la serviette de bain qu'elle avait utilisée au lavage. Ensuite, elle mit des serviettes propres, sentant bon la lavande, sur le porte-serviettes.

Satisfaite, elle s'attaqua ensuite au repas.

Ses talents de cuisinière étant assez limités, Béatrice avait opté pour la préparation d'une sauce à spaghetti maison. Une valeur sûre quand on ne veut pas rater son coup avec un poulet chasseur, une sole amandine ou un saumon à l'oseille.

Donc au menu : des pâtes accompagnées d'une salade verte. Et pour le dessert, un gâteau acheté dans une pâtisserie rue Sherbrooke. Ce n'était pas génial comme menu, mais c'était le mieux qu'elle put faire pour l'instant. Et de toute manière, Laurent n'y verrait que du feu. Elle en était presque certaine.

Elle était en train de mettre la table, en chantonnant, quand on frappa à sa porte. Elle regarda l'heure, vérifia la sauce qui sentait déjà bon l'ail et la tomate. Béatrice pensa alors que Laurent était tout simplement en avance et que quelqu'un avait dû le laisser entrer dans l'édifice sans qu'il ait eu à sonner.

Souriante, elle alla répondre sans réfléchir.

Quand elle ouvrit la porte, son sourire s'évanouit : "Qu'est-ce que tu viens faire ici, dit-elle, soudain méfiante.

23

Quand, une demi-heure plus tard, Laurent Hétu sonna à la porte de Béatrice Fortin, il fut surpris de ne pas obtenir de réponse. *Voyons, voyons, songea-t-il, je ne me suis pourtant pas trompé d'heure ...*

Il sonna encore et encore.

Pas de réponse.

Décidément, quelque chose clochait.

Laurent Hétu se résigna à sonner chez le concierge, lequel avait un double des clés des condos au cas où ...

Et c'était certainement un cas où ... Laurent n'en doutait plus.

Quand les deux hommes pénétrèrent dans le condo, ce qu'ils aperçurent les remplit d'horreur : "Oh mon Dieu, s'écrièrent-ils à l'unisson.

Béatrice Fortin gisait, inanimée, le visage ensanglanté, sur le parquet en chêne massif de l'entrée. Un guéridon avait été renversé. Un pot de fleurs brisé, l'eau et les fleurs répandues sur le plancher. Une odeur de sauce à la tomate brûlée se mêlait à l'odeur douceâtre du sang.

24

L'appel logé au 911 par Laurent Héту fut immédiatement relayé aux voitures de patrouille circulant dans le coin. Deux policiers en uniforme arrivèrent dans les minutes qui suivirent. Constatant l'état de la victime, ils firent venir une ambulance de toute urgence.

Béatrice Fortin était toujours inconsciente et son pouls battait à peine. Laurent Héту insista pour l'accompagner dans l'ambulance.

.....

Comment la nouvelle se retrouva au bulletin télévisé de 22heures ? C'est bien simple. Le reporter judiciaire de la télévision d'état était branché sur les ondes radio des voitures de patrouille du SPVM.

"Nous apprenons à l'instant que la comédienne Béatrice Fortin a été attaquée à son domicile et transportée d'urgence à l'hôpital, fit la speakerine."Quand nous aurons plus d'informations, nous vous tiendrons au courant."

Le lieutenant-déetective Alexandre Denis prenait tranquillement une tisane verveine et menthe en compagnie de son épouse, quand il entendit la nouvelle : "Oh merde, s'écria-t-il.

"Tu lui avais pourtant recommandé d'être prudente, non ! s'exclama Kim.

"Moui, soupira Alexandre. Mais que veux-tu, c'est comme ça, les gens oublient. Remarque qu'on en sait pas plus pour l'instant ... C'est peut-être une invasion de domicile qui a mal tourné."

"Tu dis ça mais tu n'en crois rien, pas vrai ?"

"Mmm ... tu as raison, je n'en crois rien, admit Alexandre.

"Penses-tu que c'est l'ex-mari qui ... ?"

"Je le crains, oui."

"J'ai appris de source sûre qu'elle vient tout juste d'obtenir son divorce avec compensations financières pour cruauté mentale et violence conjugale, fit Kim, l'air de ne pas y toucher.

"Tiens donc, encore une de tes fameuses sources !!"

Kim fit mine de ne pas avoir entendu : "En tout cas, j'ai l'impression que l'éminent professeur Picard ne doit pas être très heureux du prononcé du divorce."

"Sûrement pas ... Écoute, pour en savoir davantage sur l'état de Béatrice Fortin, et si possible, glaner d'autres informations, je vais me rendre à l'hôpital."

"À quel hôpital ? On ne sait même pas lequel."

"T'en fais pas, Kim, je vais trouver."

"Tiens donc, ça m'étonne tellement !! riposta Kim avec un sourire entendu.

25

À son arrivée à l'hôpital, le lieutenant-détective Alexandre Denis avait déjà parlé aux deux patrouilleurs qui s'étaient rendus au domicile de Béatrice Fortin. Il en savait un peu plus sur l'état des lieux ainsi que sur l'état lamentable dans lequel ils avaient trouvé la comédienne. Le lieutenant savait également que les deux flics avaient posé des scellés sur la porte de l'appartement comme ils le devaient.

Mais ce qu'il ignorait et qu'il apprit quand il se présenta à l'urgence et eut produit son badge, était loin d'être rassurant. La comédienne avait une double fracture du crâne, des lacérations au visage, des hématomes sur la poitrine, un bras cassé et était dans le coma. Un détail, et non le moindre, on avait tenté de l'étrangler. Les marques qu'elle avait au cou le prouvaient. Bref, le pronostic n'était pas favorable. Ses chances de survie, à peu près nulles.

Elle avait été transférée dans une chambre privée à l'étage des soins intensifs. Le lieutenant obtint l'autorisation de s'y rendre même s'il n'était pas un proche de la patiente. Produire un badge de policier pouvait parfois avoir ses bons côtés.

À l'étage des soins intensifs, tout était silencieux vu l'heure tardive. Il était presque minuit. La chambre, où reposait Béatrice Fortin, était au bout du couloir. Dans la chambre, un homme, la mine dévastée, était assis près du lit et tenait une main de la comédienne; laquelle était placée sous respirateur artificiel et branchée sur un moniteur. On entendait les bips, bips qui tintaient comme un glas. Sa tête et sa poitrine couvertes de bandages, elle avait le bras gauche dans le plâtre. On eut dit, une momie.

Le lieutenant supposa que l'homme assis près du lit, était celui qui avait fait le 911. Il ne se trompait pas.

"Laurent Hétu, fit l'homme en se levant. "Et vous êtes ? questionna-t-il poliment. Alexandre Denis s'identifia.

Poignées de mains.

"Je suis l'ami de Béatrice, précisa Laurent Hétu.

Le lieutenant hocha la tête : "C'est vous qui avez fait le 911, demanda-t-il pour la forme seulement.

"En effet." Devançant la question qui suivrait inévitablement, Laurent Hétu raconta dans quelles circonstances il avait trouvé Béatrice Fortin gisant sur le parquet de l'entrée de son condo. : "Je suis arrivé vers 19h00 comme convenu. J'ai sonné à la porte à plusieurs reprises sans obtenir de réponse. Je trouvais ce silence d'autant plus étrange que j'avais parlé à Béatrice au téléphone vers 18h00. Elle préparait une sauce à spaghetti. Finalement j'ai sonné chez le concierge qui a un double des clés des appartements. Il m'a accompagné chez Béatrice et c'est là que ..."

Laurent Hétu se racla la gorge. De toute évidence, il était très ému.

"Hum ... pendant que vous sonnerez, avez-vous vu quelqu'un sortir de l'édifice ?"

"Oui ... en effet. J'ai vu un homme sortir en coup de vent."

"Pouvez-vous le décrire ?"

"Mmm ... Environ six pieds ... peut-être un peu plus. Assez costaud. Il portait une casquette. Et ... je n'en suis pas certain mais ... je crois qu'il avait une queue de cheval."

La description que faisait Laurent Hétu correspondait au profil de l'homme qui avait foncé avec sa voiture sur Philippe Bélanger. Laurent Hétu ne pouvait connaître ce détail qui n'avait jamais été rendu public.

Même Béatrice Fortin l'ignorait.

Le lieutenant lui demanda alors s'il serait disponible le lundi suivant en fin de journée pour venir au poste examiner quelques photos : "C'est important, plaïda-t-il.

"Heu ... fit Hétu, vous croyez que l'homme que j'ai vu sortir alors que je sonnais chez Béatrice pourrait être celui qui ..."

"C'est tout à fait possible. Voilà pourquoi, je tiens à vous montrer quelques photos, expliqua Alexandre Denis tout en espérant avoir, à ce moment-là, les images de reconnaissance faciale produites à l'ordinateur par les techniciens de la Police scientifique. Avec, bien sûr, la photographie améliorée du professeur René Picard.

"J'irai voir les photos lundi comme vous me le demandez, lieutenant, promit le compagnon de Béatrice.

Quand le lieutenant quitta la chambre, Béatrice Fortin était toujours dans le coma et Laurent Hétu était à nouveau assis près du lit. Il tenait la main inerte de la femme qu'il aimait.

26

Tôt, le samedi matin, le lieutenant-déetective Alexandre Denis se rendit, avec des techniciens de L'Identification judiciaire, examiner les lieux du crime. Le concierge les accompagna à l'appartement de Béatrice Fortin.

Répondant à une question que lui posa lieutenant, le concierge admit qu'il arrivait à des gens de laisser entrer quelqu'un sans que la personne n'ait à sonner à un appartement : "J' suis que le concierge, moi. Pas un gardien de sécurité, ajouta l'homme, légèrement sur la défensive.

Le lieutenant hocha la tête, il comprenait fort bien. Mais ce qu'il comprenait surtout était que l'assaillant n'avait pas sonné et était monté directement au condo de Béatrice Fortin. Laquelle, croyant que c'était son amoureux qui frappait à sa porte, lui aurait ouvert sans se méfier.

Autrement dit, la sécurité paraissant assez déficiente dans l'édifice, on pouvait y entrer comme dans un moulin. Il était donc tout à fait possible que la comédienne ait ouvert la porte à un ex-mari qu'elle exécrait. Si c'était, comme le lieutenant le subodorait, le professeur Picard qui avait fait le coup. Ce qui restait à prouver, bien entendu.

"Hem ... j'ai noté, fit-il, qu'il n'y a aucune caméra de sécurité dans l'entrée. C'est quand même étrange, non ?"

"Ben oui, c'est étrange, mais j'y peux rien, moi. Adressez-vous à l'assemblée des copropriétaires de l'immeuble. Pas à moi, rétorqua le concierge sur un ton maussade.

Et il avait raison. À juste titre d'ailleurs. Vérification faite, l'édifice appartenait bel et bien à l'assemblée des copropriétaires. Point à la ligne. Le lieutenant n'avait plus de questions pour l'homme qui, de toute manière, commençait à lui taper sérieusement sur les nerfs avec son ton peu aimable.

.....

Dans l'entrée du condo, on voyait nettement qu'il y avait eu lutte. Un guéridon renversé, un pot de fleurs brisé avec l'eau et les fleurs répandues sur le parquet. L'eau avait dilué les taches de sang.

Quant aux traces de pas, oublions ça.

Laurent Héту, le concierge, les patrouilleurs, tout ce beau monde avait piétiné sur le plancher. Comment faire autrement quand il s'agit de sauver une vie. Fort bien, mais pour les techniciens en Identification judiciaire, il était impossible d'isoler les traces de pas de tout un chacun. Encore moins celles de l'assaillant.

Dans le coin salle à manger, sur la table recouverte d'une nappe brodée, deux couverts avaient été placés. Des bougies attendaient d'être allumées. Dans la cuisine, une vague odeur de sauce à la tomate brûlée subsistait. Heureusement on avait coupé le feu sous le chaudron.

Sur le plan de travail, une bouteille de Cabernet Sauvignon, une salade du chef défraîchie, un gâteau. Et ... le téléphone cellulaire de Béatrice Fortin. Le lieutenant vérifia l'historique des appels.

Béatrice avait bel et bien reçu un appel de Laurent Héту vers 18h00. Alexandre Denis ne doutait pas de la véracité du témoignage de l'amoureux de la comédienne, mais il lui fallait quand même effectuer la vérification. C'était la procédure à suivre. Et ce n'était vraiment pas le moment de faire une entorse au règlement.

Ce fut dans la salle de bain qu'on trouva des indices. Après son forfait, l'assaillant avait dû se laver les mains dans le lavabo car d'infimes traces de sang subsistaient. Le sang de Béatrice, à coup sûr. Et peut-être le sang de l'assaillant également.

On ne tabassait pas quelqu'un à coups de poing comme l'avait été la comédienne, sans s'abîmer un peu les mains. Qui plus est, si Béatrice s'était défendue, comme on le supposait, il se pourrait qu'elle ait réussi à infliger une blessure à son assaillant.

Bref, une serviette avait été utilisée et jetée par terre.

Pas de doute, Béatrice Fortin n'aurait pas laissé une serviette par terre. De fait, mis à part le désordre dans l'entrée, tout était impeccable dans le condo.

Les empreintes digitales sur les poignées de portes, sur le robinet dans la salle de bain, le sang dans le lavabo, furent soigneusement prélevés. Sans oublier la serviette négligemment jetée par terre qui fut mise dans un sac en plastique. L'analyse du tout serait effectuée par les techniciens de la Police scientifique.

.....

Après le départ des techniciens en Identification judiciaire Alexandre Denis alla frapper aux portes des copropriétaires. Auraient-ils ou elles vu ou entendu quelque chose d'anormal ? D'habitude le lieutenant confiait la tâche à ses collègues mais, puisqu'il était sur place, pourquoi ne pas le faire lui-même. La démarche ne coûtait pas cher et ferait gagner du temps. Du moins, il l'espérait.

Au bout d'une heure consacrée à frapper aux portes, Alexandre Denis se rendit compte que, non seulement il n'avait pas gagné du temps, mais il en avait perdu. Perdu à expliquer les raisons de sa démarche et à refuser poliment le café qu'on lui offrait aimablement. Aucun des habitants de l'immeuble n'avait vu ou entendu quoi que ce soit la veille entre 18h00 et 19h00.

27

Quand le lieutenant retourna au poste, on était toujours samedi et tous les membres de son équipe étaient à pied d'oeuvre. Avoir congé toutes les fins de semaine, les passer à faire la grasse matinée, s'occuper de sa famille, arroser le gazon l'été, pelleter l'entrée du garage l'hiver, aller au supermarché etc ... n'étaient pas dans la culture d'entreprise au SPVM.

Impossible d'y échapper quand on bossait aux Homicides et qu'on avait plusieurs enquêtes de meurtres sur les bras.

Et oui, était-ce à cause de l'inflation, du marasme économique et des inégalités sociales, plus évidentes que jamais, les gens avaient les nerfs à fleur de peau. Les plus violents ou les plus désespérés semblaient s'être donné le mot pour tuer ici et là. Qui une conjointe ou un conjoint, qui un patron abusif et trop riche, qui des enfants qu'on ne pouvait plus nourrir. Il n'y avait certainement rien là pour se réjouir.

Et personne dans l'équipe du lieutenant ne se réjouissait.

Sans compter la principale Enquête, avec un grand E, oui madame, oui monsieur. Celle sur la mort de Philippe Bélanger. Et comme si ce n'était pas assez, l'attaque contre la comédienne Béatrice Fortin qui gisait inconsciente sur un lit d'hôpital. Inutile d'ajouter que la résolution de cette Enquête commençait à urger sérieusement étant donné que même le maire de Montréal s'en mêlait.

Et que dire du directeur Labonté qui piaffait d'impatience. Et quand il piaffait d'impatience, celui-là, le pire était à craindre.

Et si vous voulez tout savoir, le pire serait que, même si ce n'était pas son rôle, Labonté retire l'enquête au lieutenant et à son équipe pour la confier à une autre équipe. Il en serait bien capable, l'animal.

Et ça personne dans l'équipe ne le souhaitait. Car, dans la police comme ailleurs, personne n'avait envie de perdre la face. Une question d'honneur tout simplement.

Bon, la bonne nouvelle, parce qu'il en fallait bien une tout de même, était que le lieutenant avait reçu les images de reconnaissance faciale produites à l'ordinateur par les techniciens de la Police scientifique. Ils avaient fait du bon travail. La ressemblance avec le profil du chauffard qui avait expédié Philippe Bélanger ad patres était parfaite. Qui plus est, la ressemblance avec la photo de l'ex-mari de Béatrice Fortin, l'éminent professeur René Picard, était renversante.

Wow !!!

Ne restait plus qu'à attendre le résultat des analyses de sang et d'apprendre quel ADN était sur la serviette négligemment jetée par terre dans la salle de bain du condo de Béatrice Fortin. Ensuite montrer les photos à Laurent Héту quand il viendrait au poste le lundi suivant. Puis, ne l'oublions pas, à vérifier si le professeur portait bien une queue de cheval. Et n'allez surtout pas penser que toute l'affaire était tirée par les cheveux, parce que vous auriez tort.

Voici pourquoi ...

28

Toujours ce même samedi, pendant que son chef, le lieutenant-détective Alexandre Denis, s'escriyait à expliquer aux copropriétaires des condos de luxe avenue du Musée le pourquoi du comment de ses questions, la sergent-détective Judith Chomsky avait pris l'initiative d'aller faire un tour à l'Université de Montréal.

Une initiative qui ne plairait sans doute pas à son chef mais zut ... de flûte !! Elle en avait assez de la lenteur de l'enquête concernant l'éminent professeur René Picard. Normalement le "pressé de service" était le sergent-détective Frank Régimbald, mais là, c'était elle.

Ras-le-bol à la fin de ne pas savoir si le professeur avait ou non une queue de cheval. Et que branlait-il maintenant que les cours réguliers étaient terminés ? Judith Chomsky se disait qu'elle trouverait bien quelqu'un pour la renseigner au département de Sciences politiques.

Et partant du principe que "l'avenir appartient aux audacieux", elle prétendrait être une journaliste à la pige, pour le magazine Elle Québec, désireuse d'interviewer le professeur et auteur René Picard. Pour être risqué c'était risqué.

Et bien, croyez-le ou non, son stratagème fonctionna.

Une secrétaire qui, pour arrondir ses fins de mois, faisait du temps supplémentaire ce samedi-là, l'accueillit aimablement. Elle lui remit une photo récente de l'éminent professeur, lequel photographié de profil dans sa classe, portait indéniablement une queue de cheval.

Forte de son succès, Judith Chomsky demanda où elle pouvait le rejoindre. Et ce fut là qu'elle apprit que René Picard venait, le matin même, de s'envoler pour l'Europe. Un séjour de deux semaines en Hongrie et en Pologne.

Et pourquoi donc ? demanda la fausse journaliste.

Et bien l'éminent professeur était en voyage de recherches. Il préparait un ouvrage sur la montée de l'extrême droite en Europe de l'est.

Et ben dis donc !!

29

Centre d'Enquête du SPVM, salle de réunion, 16h00 ce samedi-là.

Quand Alexandre Denis sut pour l'initiative de Judith Chomsky, il faillit l'étriper. Fort heureusement, il se contint avant de commettre l'irréparable.

"Vous pourriez au moins écouter ce que j'ai à dire, plaïda Chomsky.

"Ben oui, Judith, vide donc ton sac, railla Frank Régimbald, content de ne pas être sur la sellette pour une fois.

"Ben justement, sourit malicieusement Judith en sortant de son sac à main une photo qu'elle posa sur la table pour que tout le monde voit. Et tout le monde vit.

L'éminent professeur et auteur René Picard était photographié de profil dans sa salle de cours face à ses étudiants. Et de toute évidence, il portait une queue de cheval.

"C'est une photo récente, commenta Judith Chomsky. "La secrétaire en avait plusieurs exemplaires. Elle m'en donna une pour ... hem... mon article. La sergent-détective avait le triomphe modeste. Une attitude étonnante dans son cas.

"Bien joué, Judith, fit le lieutenant du bout des lèvres, soulagé malgré tout de ne pas avoir cédé à l'envie de l'étriper.

"Merci, lieutenant, répondit la détective du bout des lèvres, elle aussi. Avec la policière, la riposte ne tardait pas. "Du tac au tac" était sa devise.

"Bon et bien la mauvaise nouvelle maintenant, continua Judith, en annonçant à ses collègues que René Picard s'était envolé pour un séjour de deux semaines en Hongrie et en Pologne, le matin même.

"Hein ! Et pour quelle raison ? s'enquit Dave Sans-Souci.

"Un voyage de recherches. Il prépare un bouquin sur la montée de l'extrême droite en Europe de l'Est."

"Un voyage de recherches, mon œil ! Il tabasse son ex-femme. L'expédie dans un coma profond puis, le lendemain matin, il s'envole pour l'Europe. Drôle de coïncidence. Moi, je pense qu'il a pris la poudre d'escampette, grogna Régimbald, quasiment prêt à alerter Interpol, la police criminelle internationale, pour mettre la main au collet de l'éminent professeur.

"Calme tes transports, Régimbald. Je ne crois pas un seul instant qu'un homme comme Picard prenne la fuite. Ça nuirait à son image, voyons, objecta Judith Chomsky.

Alexandre Denis, lui aussi, ne croyait pas à la théorie de la poudre d'escampette. Mais il se garda bien de prendre parti. Inutile de jeter de l'huile sur le feu entre Chomsky et Régimbald. Ces deux-là étaient tout à fait capables de s'en charger eux-mêmes.

Ce qui ne l'empêcha pas d'intervenir : "On a pas encore la preuve hors de tout doute que Picard est bien l'homme qu'on recherche. Du moins pas en ce qui a trait à l'assaut contre Béatrice Fortin, dit-il.

Puis se tournant vers Judith Chomsky : "Toi, qui a maintenant tes entrées au département de Sciences politiques de l'Université de Montréal, téléphone donc au secrétariat pour avoir la date exacte du retour de Picard à Montréal."

"Je l'ai déjà, lieutenant, sourit la maligne." Judith fournit alors la date, l'heure du retour ainsi que numéro de vol. C'était bel et bien dans deux semaines.

"Oh et j'allais oublier, fit Judith, l'air de ne-pas-y-toucher, Picard semble au mieux avec la secrétaire du département. Elle habite près de l'aéroport Montréal-Trudeau et il a laissé son SUV chez-elle."

"Au mieux, tu dis ?"

"Je ne sais pas exactement jusqu'où va le "au mieux", lieutenant. Mais je sais que Nicole Daoust, c'est le nom de la secrétaire, est en admiration devant le grand homme."

"As-tu pris ses coordonnées ?"

"Évidemment, voyons !"

"On aura peut-être besoin de son témoignage. Éventuellement."

"J'y ai pensé, lieutenant."

"Ouais ... Reste à savoir comment Nicole Daoust réagira quand elle apprendra que la "journaliste" est en réalité une policière. N'est-ce pas Judith ?"

"Je sais. J'aurais dû vous prévenir. Mais au moins, reconnaissez que sans mon initiative, on aurait pas certains détails importants pour notre enquête. Pas vrai, lieutenant !"

Et vlan dans les dents !!

"D'accord, mais pas trop souvent des initiatives de ce genre sans m'en parler avant. Compris, Judith ?"

"Compris, lieutenant, fit la policière, la mine faussement contrite.

"Mouais ... "Alexandre Denis ne se faisait pas trop d'illusions quant au degré de "compréhension" de la redoutable Judith, mais n'insista pas. De toute manière, une fois sur deux, la policière n'en faisait qu'à sa tête.

"Bon et bien, dit-il, d'ici le retour de Picard, j'espère qu'on aura assez d'indices pour obtenir un mandat d'amener."

"Ça, c'est si il revient, s'entêta Frank Régimbald.

Le lieutenant leva les yeux au ciel et soupira : "Mais oui il va revenir. Nous irons même le cueillir à l'aéroport. Satisfait Régimbald ?"

"Ouin, bougonna le sergent-détective en haussant les épaules. Il n'était pas satisfait du tout mais il manquait d'arguments valables et il le savait.

30

À la fin de la journée, Alexandre Denis se rendit à nouveau à l'hôpital. Le sort de Béatrice Fortin lui importait énormément. C'était plus fort que lui. Peut-être, et bien qu'il n'irait pas le crier sur les toits, était-ce parce qu'il avait le sentiment de ne pas avoir fait tout ce qu'il pouvait pour la protéger.

Peut-être ...

Dans la chambre, il fit la rencontre des parents de Béatrice, Paul et Sonia Fortin. Ils étaient en voyage au Maroc quand on leur avait appris la nouvelle. Aussitôt, ils avaient pris un vol pour accourir au chevet de leur fille unique.

Laurent Hétu, son amoureux, était également là quand le lieutenant arriva.

Béatrice était toujours inconsciente. On entendait le bruit des machines auxquelles elle était branchée. Le lieutenant eut l'impression que les machines, surveillant ses fonctions vitales, étaient plus nombreuses que la veille. Ce n'était sans doute pas le cas. Mais qu'en savait-il au fond.

Tout le monde parlait à mi-voix comme si on craignait de réveiller la malade. Un réflexe normal même si tout le monde espérait, qu'au contraire, Béatrice se réveille. Hélas ! À en croire les médecins qui la traitaient, il y avait peu d'espoir qu'elle se réveille un jour. Ses parents étaient complètement sous le choc. La mère avait les larmes aux yeux. Le père s'efforçait de ne pas pleurer. C'était d'une tristesse telle, que le lieutenant, qui aurait aimé leur poser quelques questions, n'osait pas le faire.

Or ce fut Paul Fortin lui-même qui, le prenant en aparté, lui en posa une.

Toujours à mi-voix, évidemment : "Laurent m'a dit que vous désiriez qu'il aille au poste de police regarder certaines photos. Pourquoi, lieutenant ?"

"Et bien ... " Alexandre Denis répondit franchement : "Parce que je crois qu'il a vu l'assaillant sortir de l'édifice. La description qu'il en a faite me donne à penser qu'il s'agit de quelqu'un que l'on soupçonne d'avoir heurté à mort, Philippe Bélanger."

"Écoutez lieutenant, je ... m'avance peut-être un peu trop, mais d'après la description que m'a faite Laurent concernant l'homme qu'il a vu sortir en coup de vent de l'édifice, je pense qu'il s'agit de mon ex-gendre René Picard."

"Et qu'est-ce qui vous porte à croire ça, monsieur Fortin ?"

"René Picard est un malade. Il ne supporte pas qu'on le contredise, encore moins qu'on le quitte. Égocentrique, jaloux, violent, il a fait énormément souffrir notre fille. Oh bien sûr, elle faisait comme si de rien était quand elle était mariée avec ce monstre. Mais ma femme et moi, nous remarquions les bleus sur ses bras, sa tristesse aussi. Inutile de vous dire que lorsqu'elle l'a enfin quitté, nous étions soulagés."

Puis, désignant Béatrice gisant inerte sur son lit d'hôpital, Paul Fortin ajouta, un trémolo dans la voix : "Maintenant que le divorce est prononcé en sa faveur ... voilà où nous en sommes."

"Je suis profondément désolé, monsieur Fortin, fit le lieutenant. "Et si c'est René Picard qui l'a mise dans cet état, soyez assuré que nous allons le prouver."

"C'est lui, lieutenant, et personne d'autre. Je le sens dans mes tripes, insista Paul Fortin.

Alexandre Denis hocha la tête, comme pour signaler qu'il avait très bien compris le message. Cependant, il lui vint à l'esprit que le père de Béatrice risquait d'être une proie facile pour les reporters de la presse à sensation et même de la presse tout court, lesquels, il n'en doutait pas, essaieraient de lui tirer les vers du nez. Ainsi lui recommanda-t-il de refuser toute entrevue : "Cela pourrait nuire à l'enquête, argua-t-il.

Ce qui était vrai.

Il ne manquerait plus que le père de la victime affirme publiquement que c'était son ex-gendre qui avait fait le coup. Ce serait catastrophique, pensa le lieutenant. Une telle déclaration risquait de venir aux oreilles de René Picard même en Hongrie ou en Pologne. Quelqu'un comme Nicole Daoust, la secrétaire du département de Sciences politiques, pourrait lui communiquer la nouvelle d'une manière ou d'une autre. Alors adieu, l'effet de surprise quand Picard reviendrait au Québec.

Monsieur Fortin promit qu'il n'accorderait pas d'entrevues.

Allait-il tenir sa promesse ?

Ça restait à voir ...

31

Quand Alexandre Denis revint chez-lui, vers 18h30, une scène pour le moins étonnante l'attendait au salon. Zoé, Chloé, Nicolas et sa blonde Noémie regardaient une vidéo des Schtroumpfs. Fusain le chat et Horace le chien à leurs pieds.

Que les jumelles de cinq ans regardent la vidéo était monnaie courante. Les Schtroumpfs avec, entre autres, Cendrillon, Blanche-Neige et les Sept nains, faisaient partie du top10 de leurs vidéos favorites. Mais Nicolas et Noémie à quinze ans !?!!!!!

"On attend que le souper soit prêt. On a faim, expliqua Nicolas, comme pour s'excuser d'être pris en flagrant délit de retour à l'enfance. Or contrairement à ce qu'imaginait son fiston, Alexandre trouvait la scène plutôt réjouissante. Un contraste frappant et bienvenu après la scène de désolation qu'il venait de voir à l'hôpital.

Désireux de ne pas blesser l'amour propre de son fiston, il s'exclama : "Mmmm... ça sent bon dans la maison. J'ai faim, moi aussi. Je vais aller voir ce qui mijote."

Et effectivement ça sentait bon le poulet rôti, le pain chaud et la tarte aux pommes qu'on sortait du four.

Dans la cuisine, Kim et Armande devisaient gaiement. Pendant qu'Armande s'activait au fourneau, Kim préparait une salade du chef. Encore là, Alexandre ne put s'empêcher de penser à la salade du chef qui flétrissait sur le plan de travail dans la cuisine de Béatrice Fortin. Une salade du chef qui ne serait jamais mangée, celle-là.

Plus tard dans la soirée, les jumelles couchées, Noémie et Nicolas partis rejoindre leurs amis au café LOL, Kim et Alexandre allèrent finir la bouteille de vin au salon.

"Et alors quoi de neuf dans ton enquête, Alexandre, s'enquit Kim.

Elle avait remarqué que, même s'il faisait un noble effort pour ne pas le laisser paraître, son flic de mari était préoccupé. Chose qui en soi n'était pas rare mais là, c'était spécial. En fait, Kim avait l'impression qu'Alexandre était plus triste que préoccupé.

Or comme son homme ne s'ouvrait pas facilement quand il s'agissait de parler de ses états d'âme, elle attendit patiemment la suite ...

32

Alexandre résuma d'abord la visite qu'il avait faite au condo de Béatrice Fortin en compagnie des techniciens de l'Identification judiciaire. "Nous avons recueilli quelques indices. On verra bien ce que ça donnera."

"Mais c'est pas mal, non. Les empreintes, le sang, la serviette mouillée. Vous allez pouvoir identifier de l'ADN."

"Oui, je te l'accorde ... "

Alexandre était laconique. Les détails, il les livrait au compte-gouttes.

"Et à ton retour au poste qu'est-ce qui s'est passé ?"

"Pendant que j'étais au condo de Béatrice Fortin, Judith Chomsky est allée à l'Université de Montréal sans me prévenir. Au département de Sciences politiques, elle a prétendu être une journaliste à la pige qui désirait faire un article sur René Picard et ... "

"Oh la la, incroyable cette Judith !!" Kim avait rencontré la policière à plusieurs reprises. Elle appréciait beaucoup son cran et son franc-parler : "Je parie qu'elle a obtenu des détails intéressants. Je me trompe ou ..."

"Nan, tu ne te trompes pas ... Faut lui donner ça, elle a du culot. Bref, elle a réussi à ..." Alexandre énuméra alors les fameux détails intéressants obtenus par la policière sous de fausses représentations.

"Ah bon, René Picard est parti pour deux semaines en Europe. En voyage de recherches pour son prochain bouquin. Il ne se refuse rien celui-là !"

"Bof, il a sans doute obtenu une subvention quelconque."

" C'est très possible en effet."

"Incidentement, Kim, comment se fait-il que tu ne l'aies jamais eu en entrevue ?"

Kim grimaça : "Un jour, j'ai dû consulter deux de ses ouvrages pour le travail, expliqua-t-elle. "Et franchement, je le trouve pompeux. Tu sais, le genre à faire des phrases longues d'ici à demain et creuses à bailler d'ennui. J'estime que le public mérite mieux que de voir et entendre ce crétin !"

Kim était une femme posée mais rien ne l'agaçait autant que la pédanterie chez quelqu'un. Ça et les politiciens qu'elle devait interroger (actualité oblige) et qui essayaient de lui en passer une p'tite vite en sortant leur cassette. Elle les mettait alors féroce­ment en boîte. Ce qui faisait d'elle une des meilleures journalistes au Québec.

"Rigueur, rigueur, rigueur, fit Alexandre en prenant la main de sa douce moitié qui n'était pas si douce que ça, finalement.

"Exactement, répondit la douce-moitié-pas-si-douce-que-ça. Courte pause, puis : "Crois-tu toujours que c'est René Picard qui... "

"Plus que jamais, oui. Et je ne suis pas le seul ..."

"Ton équipe sûrement."

"Oui mais, il y a plus que ça. Avant de revenir à la maison, j'ai fait un saut à l'hôpital. J'y ai rencontré les parents de Béatrice Fortin qui est toujours dans le coma. Ses parents sont ravagés, bien entendu. J'ai eu l'occasion de parler avec le père. Il m'a décrit le comportement de son ex-gendre envers Béatrice quand ils étaient encore en couple et c'est loin d'être reluisant, crois-moi."

"Violent ?"

"Et le terme est faible ... Si bien que le père est persuadé que c'est René Picard qui a tabassé Béatrice ... Je le comprends, bien sûr. Mais je crains qu'il ne s'adresse à la presse pour régler ses comptes. Il m'a assuré qu'il ne ferait pas. Ça reste à voir."

"Et ben dis donc."

"Mmm ... Alexandre hésita. Puis vint l'aveu que Kim attendait patiemment.

"J'ai vraiment l'impression que je n'ai pas fait tout ce qu'il fallait pour protéger Béatrice Fortin. C'est bien triste tout ça !" Elle était là, la tristesse.

"Tu l'avais prévenue d'être prudente, mon chéri. Que pouvais-tu faire de plus !"

"J'aurais dû être plus clair avec elle. Je ..."

"Oh, je t'en prie, mon amour, cesse de porter le sort du monde sur tes épaules. Sinon tu vas y rester."

"Mouais ... "En tout cas, on a maintenant une photo récente de Picard à montrer à Laurent Héту quand il viendra au poste lundi regarder quelques photos." Et Alexandre de mentionner que l'amoureux de Béatrice, invité à souper, avait vu sortir un homme à toute vitesse de l'édifice alors qu'il sonnait chez elle. "Un homme dont le physique pourrait correspondre au physique de René Picard."

"Pourrait correspondre ?"

"On a beau être plusieurs à penser que c'est Picard qui a fait le coup, tant que je n'aurai pas d'identification formelle à l'effet qu'il était bien sur les lieux au moment de l'attaque, je parlerai au conditionnel."

"Prudent comme toujours !"

"C'est préférable. Tu sais comme moi, Kim, que s'il y a procès et qu'on va témoigner en cour en disant : "on pense que..."ou "il se pourrait que", même le plus médiocre des avocats de la défense nous démolirait en deux temps trois mouvements."

Kim rigola doucement : "Je suis sûre que ça n'arrivera pas."

"Souhaitons-le ... Bon, il nous faut aussi attendre des nouvelles de la Police scientifique qui analyse présentement les indices qu'on a recueillis chez Béatrice. Les empreintes et possiblement de l'ADN. On verra."

On verra, une rengaine que Kim avait entendue à maintes reprises. "Parlant de la Police scientifique, fit-elle, tu m'as bien dit que les techniciens ont réussi à améliorer la photo prise par les caméras de surveillance lors du meurtre de Philippe Bélanger. Qu'est-ce que ça donne ?"

"Un match parfait."

"Oh ça c'est une très bonne nouvelle ! Donc vous pouvez au moins coincer René Picard pour le meurtre de Philippe Bélanger."

"Encore là, on verra ... J'ai le pressentiment que Picard va nier même l'évidence. On va devoir jouer serré avec lui."

"Il me semble que jouer serré est ta spécialité."

"Un peu, oui."

"Modeste !"

"Ça m'arrive à l'occasion, sourit Alexandre qui semblait plus détendu.

"En tout cas, mon p'tit doigt me dit que le retour d'Europe du "grand penseur" René Picard risque d'être assez mouvementé, merci."

Cette fois Alexandre rit franchement : "Si tout se passe bien, ton p'tit doigt ne se trompe probablement pas, ma chérie."

33

Et le lundi arriva.

Comme convenu, Laurent Hétu se présenta au poste en fin d'après-midi.

L'amoureux de Béatrice Fortin avait l'air vanné. Il avait passé toute la fin de semaine à l'hôpital au chevet de la comédienne, toujours dans le coma.

Le lieutenant le fit entrer dans son bureau et avant de lui montrer les photos, il lui proposa de prendre un café. Évidemment, pas équitable et pas latte comme il en prenait chez le commandant Brière, mais c'était mieux que rien, pensa-t-il en voyant l'état d'épuisement moral et physique dans lequel était son témoin.

Remarquez que pour Laurent Hétu, un verre de cognac eut sans doute mieux fait l'affaire. Mais le lieutenant n'était pas du genre à en garder dissimulé dans un tiroir de son bureau. Le café fut accepté avec reconnaissance.

Légèrement requinqué, Laurent Hétu dit au lieutenant qu'il prenait quelques jours de congé pour être au chevet de Béatrice : "J'ai l'impression qu'elle va se réveiller, fit-il. Je l'aime et je ne peux pas m'empêcher de rêver. Enfin je ..."

"Je comprends, répondit sobrement Alexandre Denis. Et oui, il comprenait très bien. Car au début de sa relation avec Kim, elle avait été dans le coma pendant plusieurs jours. Un véritable supplice pour un homme amoureux. Et puis le miracle s'était produit. Contre toute attente, Kim s'était réveillée. Cette histoire, à laquelle il n'avait pas repensée depuis des années, le lieutenant, qui parlait rarement de sa vie privée avec un témoin, la raconta à Laurent Hétu.

Lequel avait un sérieux besoin d'espoir, si minime fut-il. Évidemment, donner de faux espoirs à un homme en détresse n'était pas l'idée du siècle, mais qui sait, peut-être qu'il y aurait aussi un miracle pour Béatrice.

En tout cas, Laurent Hétu parut rasséréiné. Il finit son café et se déclara maintenant prêt à examiner les photos étalées sur le bureau du lieutenant.

Pour garantir que l'exercice serait fait selon les règles, le lieutenant avait inséré, parmi les photos du professeur René Picard, des photos du sergent-déetective Jérôme Vandal ainsi que de deux patrouilleurs qui portaient aussi une queue de cheval.

Laurent Hétu élimina immédiatement les photos des trois policiers. Pour celles de René Picard, il prit son temps. C'était bon signe.

Au bout de plusieurs minutes, Hétu se prononça: "C'est bien l'homme que j'ai vu sortant de l'édifice où habite Béatrice."

"Aucun doute, insista le lieutenant.

"Aucun doute, assura Hétu qui ajouta : "Heu ... j'ai repensé à cet homme et un détail m'est revenu en mémoire. Il avait une égratignure près de l'oeil gauche."

Oh boy, oh boy !!

"Vous en êtes certain, monsieur Hétu ?"

"Absolument, lieutenant."

34

Ce lundi soir-là, Nicole Daoust, la secrétaire du département de Sciences politiques à l'UdeM, affalée sur le sofa dans son salon, regardait les nouvelles télévisées tout en sirotant une tasse de thé.

Nicole Daoust était une assez jolie femme dans la mi-trentaine. Divorcée depuis peu, elle avait obtenu la garde pleine et entière de Julie, sa fillette de sept ans. Pourquoi la garde pleine et entière ? Et bien parce que Julie avait été abusée sexuellement par son père. Nicole n'avait rien soupçonné jusqu'au jour où la petite s'était plainte d'avoir très mal au ventre. Aussitôt, Nicole l'avait emmenée chez le médecin.

Pour apprendre que sa fille, l'amour de sa vie, avait été abusée sexuellement. Questionnée, la petite Julie avait révélé que son papa lui "faisait des choses" quand sa maman n'était pas là. Démasqué, le triste individu avait fini par avouer son crime impardonnable.

Évidemment, entre le travail, les courses à faire, l'entretien de la petite maison qu'elle louait en banlieue de Dorval et les séances de thérapie pour Julie, Nicole Daoust n'avait pas souvent le temps de regarder la télé. Encore moins les nouvelles télévisées.

Mais ce soir-là, elle prenait le temps.

Toujours est-il qu'une nouvelle retint son attention.

"Nous apprenons que la comédienne Béatrice Fortin, victime d'une invasion de domicile vendredi soir dernier, est toujours dans le coma, disait la speakerine.

Béatrice Fortin, ben voyons !!

Nicole Daoust pensa immédiatement au Pr. Picard. La comédienne était son ex-femme. Et lui qui était parti en Europe, le samedi matin. Savait-il alors que Béatrice Fortin avait été attaquée ?

Bon, en y repensant bien, le professeur avait l'air bizarre, ce matin-là. Et puis, pourquoi avait-il laissé sa voiture chez elle, au lieu de la laisser dans un parking à l'aéroport comme il le faisait quand il s'absentait ?

Il avait prétendu que sa voiture était plus en sécurité chez-elle. De plus, il lui avait demandé de lui envoyer un SMS s'il se passait quelque chose d'inusité. "Comme quoi, avait-elle questionné. "Comme n'importe quoi, avait été sa réponse.

Nicole Daoust avait trouvé la réponse du professeur assez ordinaire. Et puis et puis et puis ... alors qu'elle ne lui avait pas posé la question, le professeur lui avait dit, pour expliquer le Band-Aid qu'il avait sur la joue, qu'il s'était coupé en se rasant. Là, il mentait carrément. Le Band-Aid était plus près de son œil que de son menton.

Certes, le Pr. Picard était toujours poli et gentil avec elle. Même qu'à son anniversaire, il ne manquait jamais de lui apporter des fleurs ou du chocolat. Elle n'était pas assez bête pour imaginer qu'il lui faisait la cour. Bien sûr que non.

Elle avait vite compris qu'il voulait simplement avoir une alliée dans le département. Parce qu'il n'était pas aimé en général. Les autres professeurs et les étudiants le trouvaient hautain, déplaisant, parfois même très colérique.

Or, Nicole Daoust avait appris à ne pas faire entièrement confiance depuis la triste expérience avec son ex-mari, lequel était maintenant en prison pour crime contre la personne. Contre sa propre fille, par-dessus le marché.

Tant et si bien, qu'en dépit des sourires, des fleurs et des chocolats, elle se méfiait du Pr. Picard. En fait, elle était plutôt ambivalente face à lui. Oui elle l'admirait, mais elle le craignait un peu. Pas beaucoup mais un peu ...

Oh et elle allait oublier la visite de la journaliste pigiste qui désirait écrire un article sur lui. Allait-il apprécier ou pas ?

Donc devait-elle le prévenir ?

SMS ou pas SMS ?

Quand Nicole Daoust alla se coucher ce soir-là, elle se demandait encore si elle devait envoyer ou pas un SMS au Pr. Picard.

35

Le mercredi, l'équipe d'enquête recevait les résultats d'analyse de ce qui avait été trouvé dans le condo de Béatrice Fortin. Les empreintes, les traces de sang dans le lavabo de la salle de bain ainsi que l'ADN relevé sur la serviette mouillée.

Tout le bazar, quoi.

Alexandre Denis avait réuni sa troupe dans la salle de conférence pour en prendre connaissance et en discuter. Inutile de dire qu'il y avait de la fébrilité dans l'air.

La bonne nouvelle d'abord.

Oui, on avait trouvé une empreinte de pouce sur la poignée de porte ainsi que sur l'armoire murale dans la salle de bain. Une empreinte de pouce qui n'appartenait certainement pas à Béatrice Fortin. Qui plus est, le sang relevé dans le lavabo n'était pas uniquement du sang de la comédienne. Quant à la serviette mouillée, on y avait trouvé de l'ADN qui n'était pas celui de Béatrice.

La moins bonne nouvelle, qui n'était pas réellement une nouvelle, mais il fallait quand même la souligner. Frank Régimbald s'en chargea : "C'est bien beau l'ADN, les empreintes, sauf qu'on a rien pour les comparer."

"Merci de nous le rappeler, Régimbald, on y aurait pas pensé tout seuls, railla Judith Chomsky.

Régimbald lui jeta un regard torve. Il allait riposter vertement et ce serait reparti pour un tour. Entre Chomsky et Régimbald c'était quasiment devenu une guerre ouverte. Chomsky tapait sur les nerfs de Régimbald et vice-versa. Allez savoir pourquoi !

Le lieutenant soupira : "Nous avons maintenant assez de preuves contre Picard pour demander des mandats de perquisition, fit-il pour calmer le jeu.

Une déclaration qui eut pour effet de clouer le bec aux deux belligérants. Lesquels étaient, dans l'équipe, les plus désireux que l'Enquête, avec avec un E majuscule, aboutisse enfin. Avec des mandats de perquisition pour l'appartement de Picard ainsi que pour son SUV, on aurait ses empreintes et son ADN.

Fort bien, mais encore fallait-il remplir les paperasses, les acheminer à un juge qui accepterait ou non d'accéder à la demande de mandats. La démarche prendrait du temps, bien entendu. Toutefois le lieutenant avait bon espoir de les obtenir avant le retour au pays de l'éminent professeur. De moins en moins éminent et de plus en plus coupable du meurtre de Philippe Bélanger. Sans oublier la tentative de meurtre à l'endroit de Béatrice Fortin, son ex-épouse, toujours dans le coma, malheureusement.

.....

Retiré dans son bureau, le lieutenant venait de rédiger un rapport détaillé de l'Enquête avec un E majuscule et remplissait le formulaire de demande de mandats, quand il eut un appel du commandant Brière. Ce dernier le sommait de venir à son bureau du quartier général : "Au plus sacrant."

Oh oh ...

36

Quartier général du SPVM, bureau du commandant Brière.

Quand le lieutenant se pointa une heure plus tard, il n'eut pas droit au rituel du café latte. Pas même à un café régulier. Oh que non. Le commandant avait un air de bœuf comme on dit en bon québécois.

"Heille, mon tabarnak, aboya Brière en guise de salutation, ça fait combien de temps que tu m'as envoyé des rapports d'enquête ?"

Même pour un habitué aux excès de langage du commandant, c'était un peu fort comme entrée en matière. Le lieutenant avait deux choix. Ou bien il sautait à la gorge de son chef(ce qui, tout bien réfléchi, n'était pas une bonne idée) ou bien il le narguait. Il opta pour l'ironie : "Et bonjour à vous, commandant, fit-il avec une politesse exagérée.

Apparemment l'ironie n'était pas une bonne idée non plus.

"Ça va faire le niaisage, câlisse. Je t'ai posé une question. Je veux une réponse cohérente."

"Vous voulez un rapport d'enquête. Et bien justement, j'en ai un pour vous. Le voici." Alexandre Denis tendit à son chef le rapport qu'il venait de rédiger. "Voyez par vous-même, il est accompagné d'une demande de mandats de perquisition, ajouta-t-il calmement.

Comme désamorçage, c'était réussi.

Le commandant Brière se ferma la trappe. Le lieutenant attendit en silence pendant que son chef prenait connaissance des documents.

Quand Brière eut terminé sa lecture, le lieutenant lui dit : "J'ai pensé que si vous apposiez votre signature au bas de la mienne, la demande de mandats aura plus de poids. Qu'en pensez-vous, commandant ?"

Diplomatie, diplomatie. Et pourquoi pas un peu de flatterie dans le sens du poil avec ça. Vous mixez le tout et ça donne ...

"T'as fait du bon travail, Alexandre, reconnut Brière complètement désamorcé.

"Mon équipe et moi, commandant, précisa Alexandre Denis.

"Ton équipe et toi, évidemment. Et oui, je vais signer le document. En espérant que les mandats soient émis avant le retour de Chose-là."

Chose-là, était une manie qu'avait Brière de désigner les coupables, les présumés coupables et même les victimes parfois. Pourquoi ne pas les nommer ? Était-ce pour lui une façon de marquer une distance ? Lassitude ? Paresse intellectuelle ? Ou carrément de la mauvaise foi ? Dans le cas présent, il s'agissait du Pr. René Picard dont il venait de lire le nom, au moins une dizaine de fois, dans le rapport d'enquête.

Si ça ce n'était pas de la mauvaise foi, c'était quoi alors !

Alexandre Denis évita de lever les yeux au ciel, même s'il en mourait d'envie : "En effet, dit-il, ce serait préférable d'obtenir les mandats avant le retour de René Picard. Comme ça on pourrait lui préparer un beau comité d'accueil à l'aéroport."

"Haha ! Tu vas les avoir les mandats, fie-toi sur moi."

On était loin du "Heille, mon tabarnak" du début de la rencontre. Si loin que Brière proposa même de faire du café : "Un latte pour toi, Alexandre ?"

"Avec plaisir, commandant."

37

Vers la fin de la journée, le lieutenant eut un appel de Pierre Galipeau, lieutenant-détective à la Brigade des stupéfiants. Ça faisait plusieurs mois que Galipeau, n'avait pas donné de nouvelles. C'était un collègue qu'Alexandre Denis appréciait beaucoup.

Les deux hommes avaient collaboré dans quelques enquêtes. Et ça c'était toujours bien passé. Aucun des deux n'avaient tenté de damer le pion à l'autre. Chose très rare dans le milieu.

"Ça te dirait de prendre une bière, demanda Galipeau.

Alexandre regarda l'heure. 16h30. Pour une fois rien ne le retenait au bureau :

"Pourquoi pas. On se retrouve au même endroit que d'habitude ?"

"Dans une demi-heure ?"

"Ça me va."

.....

"J'ai entendu dire que tu travailles sur la mort de Philippe Bélanger, fit Galipeau en prenant une gorgée de bière.

"En effet." Et pour le bénéfice de son ami, Alexandre Denis refit tout le chemin parcouru depuis le début de l'enquête : "J'ai d'abord pensé à un assassinat politique. Mais je faisais fausse route. Pour en venir à m'intéresser de plus près à l'ex-mari de Béatrice Fortin. Et c'est là que ...". Le lieutenant termina son exposé en décrivant sa rencontre avec le commandant Brière, le matin même.

"Ha ha ha ! Toujours le même ce vieux Brière. Il jappe mais ne mord pas."

"Je ne te le fais pas dire, s'esclaffa Alexandre. Il ajouta : "S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Quoique je n'en prendrais pas deux comme lui. Ça serait dangereux pour mon équilibre mental, y a pas de doute."

Les deux hommes rigolèrent un moment. Redevenant sérieux, Galipeau s'enquit de l'état de Béatrice Fortin: "Toujours dans le coma ?"

"Hélas, oui."

"Les médias traitent ça comme une invasion de domicile."

"Pour l'instant en tout cas ... J'ai recommandé à son père de ne pas accorder d'entrevues. Parce qu'il est, comme nous d'ailleurs, persuadé que c'est son ex-gendre qui a fait le coup. Mais, dans son état, monsieur Fortin pourrait être une proie facile pour les journalistes en mal de sensation forte. Imagine le scénario."

"Ce n'est pas souhaitable en effet. Surtout si vous voulez surprendre René Picard à son retour d'Europe."

"Ouais ... On peut déjà l'inculper pour le meurtre de Philippe Bélanger. Mais pour Béatrice Fortin, on a besoin de plus de preuves. Son ADN et ses empreintes. Et pour ça, il nous faut des mandats."

"René Picard, son nom me dit quelque chose, fit Galipeau songeur. "On vient d'arrêter un gros dealer de drogues. Il approvisionnait, entre autres, plusieurs profs d'université et des étudiants aussi. Ouais, j'ai vu ce nom-là dans la liste de ses clients."

"Ça ne me surprend pas qu'il prenne de la drogue. Un type comme Picard qui ne se contrôle pas. Violent, jaloux, n'admettant pas d'être contredit ou rejeté, ouais ..."

"C'est sûr que la drogue accentue des tendances déjà existantes ... En tout cas, je vous souhaite que les mandats arrivent à temps pour le feu d'artifice !"

Le feu d'artifice ! Pierre Galipeau pouvait être très imaginatif à ses heures.

Alexandre sourit : "Je nous le souhaite aussi."

Les deux lieutenants finirent leurs bières et avant de repartir chacun de son côté, ils se promirent de se revoir plus souvent.

38

Les mandats de perquisition furent émis sans problème. Et très rapidement. Le vendredi en fin de journée plus précisément. Le juge saisi de l'affaire avait compris l'urgence de la situation. Avec le juge Bazin, les affaires ne traînaient jamais en longueur.

N'empêche qu'Alexandre Denis se plaisait à croire que le dossier qu'il avait préparé avec minutie avait dû être spécialement convaincant. Pour sa part, le commandant Brière était persuadé que c'était sa signature au bas de celle de son subordonné qui avait fait la différence.

Qu'importe grâce à qui ou à quoi, les mandats étaient émis et il fallait maintenant procéder au plus vite. Et procéder au plus vite signifiait que plusieurs enquêteurs et techniciens de l'Identification judiciaire devaient travailler ce week-end là. Bien entendu, un des rares avantages à travailler les samedis et les dimanches étaient indéniablement la paye qui venait avec. Temps double, mine de rien.

Quoique cette fin de semaine-là, ce n'était pas simplement une question de temps double qui monopolisait les enquêteurs et les techniciens. Il se trouvait que le vendredi, une fusillade avait éclaté entre des bandes rivales devant une école de l'est de la ville. Une véritable hécatombe. Plusieurs morts et blessés graves. Dont un garçonnet de 9 ans et sa petite sœur de 7 ans, morts sur le coup en sortant de l'école.

Or quand il s'agissait d'enfants, on ne badinait pas au SPVM. Temps double ou pas, on travaillait, c'est tout. Recueillir des témoignages, prendre des empreintes n'étaient rien comparés à l'horreur de la situation.

Et à qui fut confié l'affaire ? Et l'enquête de voisinage dans l'est de la ville ? À la meilleure équipe d'enquête du SPVM. Celle du lieutenant-détective Alexandre Denis, évidemment.

Noblesse oblige et même si ça tombait un peu mal, vu l'Enquête avec une grand E, il fut décidé que la majeure partie des effectifs procéderait à l'enquête de voisinage dans l'est de la ville.

Quant au lieutenant, il se rendrait, accompagné de Judith Chomsky et de deux techniciens de l'Identification judiciaire, d'abord à l'appartement du Pr. René Picard et ensuite à Dorval, chez Nicole Daoust, récolter les empreintes ainsi que l'ADN du professeur aux fins de comparaison.

Bien entendu, le lieutenant avait d'abord pris un rendez-vous téléphonique avec Nicole Daoust. La police ne débarquait pas chez quelqu'un, qui n'était soupçonné de rien du tout, sans prévenir. C'était la moindre des politesses.

Alexandre Denis était un homme poli.

Si la secrétaire du département de Sciences politiques de l'UdeM fut surprise, elle ne le manifesta pas au téléphone.

Toutefois, la sergent-détective Judith Chomsky réagit fortement à la perspective d'accompagner son chef : "Je vais avoir l'air de quoi, moi, quand Nicole Daoust me verra arriver, gémit-elle.

"L'air de quelqu'un qui a prétendu être ce qu'elle n'est pas, rétorqua froidement Alexandre Denis.

"Oui mais ..."

"Y a pas de *oui mais*, Judith. Assume, c'est tout."

"C'est pas juste, protesta Judith avec véhémence. Et en un sens, la policière n'avait pas complètement tort. Elle avait tout de même, grâce à son initiative, largement contribué à faire avancer l'Enquête avec un E majuscule. Mais le lieutenant demeura inflexible. Chomsky l'accompagnerait chez Nicole Daoust. Point à la ligne.

39

Tôt le dimanche matin à l'appartement du Pr. René Picard, dans une tour à condos, Square Phillips.

Le concierge n'avait pas fait de chichis pour ouvrir la porte.

Face à une telle collaboration, le lieutenant-détective Alexandre Denis pensa que René Picard n'était probablement pas le seul habitant de l'immeuble à faire l'objet d'une enquête policière.

Une fois à l'intérieur, une mauvaise odeur assaillit tout le monde. Les enquêteurs et les techniciens de l'Identification judiciaire. Ça sentait le renfermé et les chaussettes sales. Une impression de désordre et de négligence les frappa aussi.

"Pouah ! s'exclama la sergent-détective Judith Chomsky en se pinçant le nez. Le lieutenant ne se pinça pas le nez mais ce n'était pas l'envie qui manquait.

L'impression de désordre et de négligence s'accrut quand l'équipe inspecta la chambre et la cuisine. Dans la chambre, le lit n'était pas fait. Des vêtements sales traînaient ici et là. Dans la cuisine, sur le plan de travail, un verre avec un peu de vin rouge au fond, un restant de pizza. Spectacle peu ragoûtant mais parfait pour les prises d'empreintes digitales ainsi que pour relever de l'ADN.

Même désolation dans la salle de bain. Serviettes mouillées jetées par terre, bain taché et que dire de la cuvette de toilette ! Elle semblait ne pas avoir été nettoyée depuis longtemps. Dans l'armoire au-dessus du lavabo, on trouva un sachet en plastique contenant quelques cristaux de méthamphétamine.

Découverte qui confirmait les dires du lieutenant-déetective Pierre Galipeau de la Brigade des stupéfiants. René Picard se droguait.

Or, la méthamphétamine était un puissant stimulant qui accélérail le système nerveux central, causait des hallucinations, de l'anxiété, de l'instabilité et des idées de grandeur. Bref, cela définissait bien qui était René Picard.

"Ça doit lui coûter un bras à part ça, remarqua Judith Chomsky. La policière avait décidé de ne pas boudier son chef pour l'avoir obligée à l'accompagner.

Judith n'était pas rancunière. Une de ses grandes qualités. Parce qu'elle en avait. Toutefois Alexandre Denis se demanda comment elle allait réagir quand ils se rendraient à Dorval, chez Nicole Daoust, dans l'après-midi. Mais chaque chose en son temps. Pour le moment, ils étaient à l'appartement de René Picard et la perquisition allait bon train.

"En effet, Judith. Ça doit lui coûter cher de drogue."

"Et puis, continua la policière, comment un prof d'université peut-il se payer un appartement dans une tour à condos du centre-ville ?"

"Bonne question, reconnut le lieutenant.

Les deux enquêteurs en étaient là dans leurs hypothèses (ou appelez ça comme vous voudrez) quand les techniciens de l'Identification judiciaire s'attaquèrent à l'ordinateur de Picard.

Et... on y découvrit le Pot aux Roses.

Il y apparaissait clairement que René Picard avait prémédité la mort de Philippe Bélanger, le défunt chef de l'opposition à l'Hôtel de Ville. Picard l'avait suivi pendant un certain temps pour connaître son emploi du temps. Il avait noté l'heure à laquelle Bélanger sortait pour faire son jogging quotidien. Il avait également calculé à quelle vitesse il devait le frapper avec son SUV pour le tuer.

La découverte était majeure.

Car même si l'équipe d'enquête avait déjà sa photo au volant de son bolide, un bon avocat aurait très bien pu plaider la mort accidentelle.

Et peut-être aurait-il eu gain de cause.

Mais avec cette nouvelle preuve, il faudrait beaucoup d'imagination au meilleur des avocats de la défense pour réussir à convaincre un jury de l'innocence du professeur de Sciences politiques.

Par ailleurs, pour ce qui était de sa tentative de meurtre à l'endroit de Béatrice Fortin, prouver la préméditation était plus délicat. Quoique pas complètement improuvable. Car quand les techniciens de l'Identification judiciaire accédèrent à ses transactions bancaires, on vit que, bien que Picard avait fait des placements intéressants, son train de vie lui coûtait très cher.

Si bien que le divorce prononcé en faveur de la comédienne ferait très mal à son portefeuille. Or une ex-femme décédée ne réclamerait certainement pas de dommages-intérêts. Et bingo, plus de problèmes d'argent ! Picard garderait son appartement du Square Phillips et continuerait à acheter des cristaux de méthamphétamine. Et s'il n'avait pas été dérangé par le coup de sonnette inopiné de Laurent Hétu, venu souper chez la comédienne, peut-être aurait-il réussi à en finir avec elle.

Évidemment, l'idéal serait que Béatrice Fortin sorte de son coma et identifie son assaillant. Ce qui est très improbable, songeait Alexandre Denis.

"Faut pas qu'on rêve en couleurs, lieutenant, dit Judith Chomsky comme si elle lisait dans les pensées de son chef.

"Mmm ... serais-tu un peu sorcière par hasard, Judith !"

"Un peu oui. Je pensais la même chose que vous, lieutenant ... Mais malgré tout, j'espère que Béatrice Fortin va se réveiller. Pas juste pour notre enquête. Pour elle, pour toutes les femmes battues, abusées."

Il y avait des larmes dans les yeux de Judith Chomsky. Une Judith que le lieutenant connaissait mal. Il connaissait la Judith fonceuse, souvent sarcastique, mais pas la Judith sensible, compatissante et solidaire : "Tu as raison, Judith. Pas seulement pour notre enquête, concéda-t-il gauchement.

La visite de l'appartement de René Picard se termina peu de temps après.

L'équipe repartit avec les empreintes digitales et l'ADN du professeur.

Ne restait plus qu'à se rendre à Dorval, chez Nicole Daoust, pour examiner le SUV qu'il avait garé chez-elle. Ensuite comparer le tout avec ce qui avait été recueilli dans l'appartement de Béatrice Fortin.

Est-ce que ce serait suffisant pour que le procureur de la Couronne porte des accusations de voie de fait grave avec intention de donner la mort ? Alexandre Denis et Judith Chomsky l'espéraient.

40

Banlieue de Dorval, chez Nicole Daoust.

Avant de se rendre chez la secrétaire du département de Sciences politiques de l'UdeM, le lieutenant s'était renseigné sur elle. Il savait qu'elle était divorcée et habitait seule avec sa fillette de sept ans. Il savait également que le père de la petite Julie était en prison pour avoir abusé sexuellement de sa fille.

Une situation délicate qui s'ajoutait au fait que Nicole Daoust n'était nullement suspecte dans l'affaire qui l'amenait à perquisitionner le SUV garé chez-elle. Tant et si bien que par souci de discrétion, il avait demandé aux techniciens de l'Identification judiciaire de garer leur camionnette, au logo très reconnaissable, un peu plus loin sur la rue. Ce qu'ils avaient fait sans rechigner.

Nicole Daoust louait un bungalow avec garage. Son auto, une petite Honda rouge, était garée dans l'entrée alors que le SUV de René Picard était dans le garage. Ce qui rendait la perquisition encore plus discrète.

Alexandre Denis n'eut pas à sonner. Nicole Daoust, une jolie femme dans la trentaine, attendait l'équipe sur le pas de la porte. Les présentations faites, elle donna les clés du SUV aux deux techniciens qui s'empressèrent d'aller dans le garage pour relever les empreintes digitales et l'ADN. Leur intention n'était pas de s'éterniser sur les lieux. Plus tôt ils auraient terminé, mieux ce serait. C'était dimanche, après tout.

Quant au lieutenant, avant d'aller les rejoindre, il avait quelques questions à poser à la dame. Car il y avait tout de même une infime possibilité qu'elle ait été une complice.

Nicole Daoust les invita, Judith Chomsky et lui, à passer au salon. Lequel était modestement meublé mais d'une propreté impeccable. Tout un contraste avec ce que les enquêteurs avaient vu chez René Picard. Ensuite, coup de théâtre, Nicole Daoust reconnut Judith : "Mais vous êtes la journaliste qui ...!"

Judith affronta bravement la situation : "Non madame Daoust, je ne suis pas journaliste. Je suis sergent-détective et je m'excuse de vous avoir induite en erreur."

Il se produisit alors une chose étonnante.

Nicole Daoust parut soulagée : "Ouf ! fit-elle, une chance que je n'ai pas envoyé de SMS au Pr. Picard comme il m'a demandé de le faire si un événement, n'importe lequel, se produisait."

Si Nicole Daoust jouait la comédie, elle méritait un Oscar.

Judith Chomsky était bouche bée. Le lieutenant n'était pas bouche bée mais quasiment. Il se racla la gorge : "Hum ... Quel genre de relation avez-vous avec le Pr. Picard, madame Daoust ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

"Ce n'est pas ce que vous pensez, lieutenant. Je ne suis pas sa maîtresse, répondit Nicole Daoust avec fermeté. Une fermeté telle qu'il n'était pas possible de douter de ses dires. "Je suis simplement la secrétaire du département de Sciences Politiques, continua-t-elle sur le même ton. "Oh bien sûr, il est très gentil avec moi. Mais je ne suis pas dupe. Il veut simplement avoir une alliée dans le département. Les autres profs et les étudiants ne l'aiment pas. Ils le trouvent hautain et colérique."

"Hautain et colérique, tiens donc !"

Un silence, puis ...

"Écoutez, j'ai préparé du café. En prendriez-vous ? offrit Nicole Daoust aux deux enquêteurs. Alexandre Denis et Judith Chomsky acceptèrent. Ne serait-ce que pour mettre à l'aise cette témoin, aussi inattendue qu'inespérée. Pendant l'absence de leur hôtesse, le lieutenant mit Judith Chomsky au courant de la situation matrimoniale de Nicole Daoust ainsi que de la triste histoire concernant sa fillette de sept ans.

Le moment était mal choisi pour renseigner Judith, Alexandre Denis en était conscient. Mais il n'avait pas eu le temps de la prévenir avant.

"Oh mon Dieu !! fit Judith qui eut les larmes pour la seconde fois de la journée.

Quelques minutes plus tard, Nicole Daoust revenait portant un plateau avec trois tasses de café fumant et une assiette de biscuits au chocolat, encore tièdes. Elle déposa le tout sur la table à café : "Servez-vous, dit-elle aimablement.

Judith Chomsky, qui s'était heureusement ressaisie, goûta un biscuit : "Ils sont délicieux, s'exclama-t-elle. Son enthousiasme n'était pas feint. Judith était gourmande.

"Merci. Ce sont les préférés de ma fille Julie, répondit Nicole Daoust qui ajouta : "Elle passe l'après-midi chez une petite copine. Je préférerais qu'elle ne soit pas ici pendant que ..."

"Vous avez très bien fait, madame Daoust, approuva Judith Chomsky.

Nicole Daoust sourit : "Au point où nous en sommes vous pouvez m'appeler Nicole, ce serait plus sympathique, vous ne trouvez pas ?"

"Dans ce cas, Nicole, appelez-moi Judith."

"D'accord, Judith !"

Un peu plus et les deux femmes allaient se tutoyer. Bon, c'était bien joli tout ça, mais le lieutenant qui, jusqu'à preuve du contraire, n'était pas inclus dans ce pacte d'amitié spontanée, désirait pour sa part apprendre ce que Nicole Daoust avait à dire concernant René Picard.

"Hem... fit-il, qu'alliez vous nous dire à propos du Pr. Picard, madame Daoust ?" N'ayant pas été officiellement invité à appeler leur hôtesse "Nicole", il continuait à lui donner du "madame".

Nicole Daoust hésita un court instant : "Je ne sais pas ... si je dois le dire ... mais quand il est venu garer sa voiture ici avant de s'envoler pour l'Europe, il avait l'air un peu étrange. Distract, préoccupé. Il faut dire que son ex-femme venait d'être attaquée chez-elle, la veille ... Peut-être que c'était à cause de ça qu'il répondait n'importe quoi et ..."

Après avoir avalé une gorgée de café, Nicole Daoust poursuivit : "Prenez par exemple ... il avait un Band-Aid près de l'oeil gauche ... Il a prétendu s'être coupé en se rasant. Je ne l'ai pas cru. La barbe c'est sur le menton qu'elle pousse normalement, non !"

Sur les entrefaites, un des techniciens de l'Identification judiciaire vint chercher le lieutenant : "On veut vous montrer l'état du pare-choc avant du SUV."

Le lieutenant s'excusa, laissant à Judith Chomsky le soin de poursuivre l'entrevue tout en continuant à s'empiffrer de biscuits au chocolat. Il lui faisait entièrement confiance. Et pour les questions et pour les biscuits.

.....

L'intérieur du SUV de René Picard était aussi sale et négligé que son appartement. Des cartons de pizzas déchiquetés, des bouteilles de bière vides, des cannettes de boissons gazeuses écrasées, des verres en carton ayant contenu du café; bref c'était dégoûtant. Mais sûrement utile pour les prises d'empreintes digitales ainsi que le prélèvement d'ADN.

Le pare-choc avant était légèrement bosselé. L'application de luminol y avait révélé des traces de sang. Nul doute, le sang de Philippe Bélanger. Mais la vraie surprise se trouvait sous le pare-choc. Un fragment de survêtement de jogging y était resté coincé. Un fragment du survêtement que portait Philippe Bélanger quand il avait été happé mortellement.

Oui, René Picard était très négligent.

Mauvais pour lui, mais excellent pour l'enquête policière.

41

Sur le chemin du retour, Alexandre Denis et Judith Chomsky, qui étaient venus dans la voiture du lieutenant, échangeait leurs impressions.

"Nicole Daoust est une femme intelligente et très courageuse. Franchement, je l'admire. Après tout ce qu'elle a vécu. Sa fille abusée sexuellement, le constat que l'homme qu'elle aimait est un monstre, elle garde le moral malgré tout. À sa place, je ne sais pas ce que je ferais, dit Judith Chomsky frémissante.

La sergent-détective n'avait pas d'enfant pour l'instant. Mais, et ce n'était un secret pour personne dans l'équipe d'enquête, elle et son mari Tristan Delanoix, anciennement inspecteur à la Sûreté de Paris, planifiaient en avoir au moins un, sinon deux.

"Oui, Nicole Daoust est quelqu'un de bien, approuva Alexandre Denis.

"Pendant que vous étiez dans le garage, lieutenant, Nicole a reparlé du comportement étrange de René Picard, le matin de son départ pour l'Europe. Exemple: d'habitude, quand il partait en voyage, il laissait son SUV dans un parking à l'aéroport. Elle le savait et s'est demandé pourquoi il avait insisté pour garer son auto chez-elle. Elle n'a pas osé refuser. Et c'est là qu'elle m'a avoué qu'elle le craignait un peu."

"On peut la comprendre, remarqua Alexandre Denis. Puis: "Lui as-tu recommandé de ne pas aller le chercher à l'aéroport comme il le lui avait demandé ?"

"Ben voyons, vous me prenez pour qui ! Bien sûr que je le lui ai recommandé ça." Ne voilà t-il pas que Judith Chomsky montait sur ses grands chevaux. Et quand elle était dans cet état celle-là, ça pouvait prendre des proportions cataclysmiques.

Pas souhaitable du tout, pensa le lieutenant en se hâtant de rectifier le tir : "Ok Ok Ok Judith, calme-toi ... Je vérifiais tout simplement."

"Aviez-vous vraiment besoin de vérifier, fit Chomsky, redescendant lentement de ses grands chevaux.

Alexandre Denis ne se donna pas la peine de riposter. Autrement on en finirait plus : "Je me demande, dit-il, si Nicole Daoust acceptera de témoigner contre Picard au procès. Parce que il y en aura au moins un pour le meurtre de Philippe Bélanger ... Pour ce qui est de l'attaque contre Béatrice Fortin, on verra si les relevés d'empreintes digitales et les prélèvements d'ADN faits aujourd'hui correspondent à ceux qu'on a déjà."

"En doutez-vous, lieutenant ?"

"Non. Mais je préfère ne pas vendre la peau de l'ours avant de ..."

"... l'avoir tué. On la connaît la chanson, fit Judith Chomsky, moqueuse.

Alexandre Denis rigola. Que pouvait-il faire d'autre. Il était vrai qu'il serinait souvent la même chose aux membres de son équipe.

La sergent-déetective se racla la gorge : " Hem ... Pour ce qui est du témoignage, j'ai le plaisir de vous annoncer, lieutenant, qu'on peut compter sur Nicole Daoust. Elle accepte d'être un témoin à charge. Elle me l'a confirmé."

"Tu as dû te montrer très convaincante, ma chère Judith."

"Douteriez-vous par hasard de mes capacités de persuasion, riposta la sergent-déetective faisant mine d'être insultée, cette fois.

"Oh ! jamais je n'oserais, répondit le lieutenant en riant.

42

Le mercredi, l'équipe d'enquête avait la confirmation tant attendue.

Les relevés d'empreintes digitales ainsi que les prélèvements d'ADN effectués à l'appartement de René Picard et dans son SUV correspondaient à ce qui avait été trouvé dans le condo de Béatrice Fortin.

Inutile de dire que, dans la salle de réunion, l'atmosphère était plutôt à la fête. Même Chomsky et Régimbald se congratulaient mutuellement. Oubliées, leurs querelles quotidiennes.

Cependant, une ombre venait obscurcir ce tableau idyllique. Il en fallait bien une; c'eut été trop facile autrement.

Il se trouvait que le père de Béatrice Fortin avait parlé à un journaliste de la presse à potins l'avant-veille. Lequel journaliste, tout fier de son scoop, s'était empressé de répandre la nouvelle. Et hop là, les réseaux sociaux s'étaient enflammés. La presse traditionnelle aussi. Paul Fortin accusait publiquement son ex-gendre, le Pr. René Picard d'être celui qui avait attaqué sa fille unique, toujours dans le coma.

Et maintenant, à moins d'être complètement coupés de liens avec l'extérieur, comme au fin fond de la jungle équatorienne, perdus dans la savane africaine ou encore dans l'Antarctique, tout le monde était au courant.

Or René Picard, lui, était en Europe et non pas au bout du monde. Tant et si bien que, même bourré d'amphétamines, il pouvait, comme tout un chacun, prendre connaissance de l'accusation sur son téléphone cellulaire.

Comment réagirait-il ?

Reviendrait-il au Québec le samedi comme prévu ?

Ou prendrait-il la poudre d'escampette comme l'avait craint Régimbald ?

Des questions qui, pour n'être pas formulées à voix haute, n'en étaient pas moins préoccupantes. Mais le lieutenant était résolument optimiste. Et pour une fois, il mit sa prudence légendaire de côté et décida de jouer le tout pour le tout.

"On l'intercepte samedi à sa sortie de l'aérogare comme prévu, décréta-t-il.

43

Décréter qu'on allait intercepter René Picard à sa sortie de l'aérogare le samedi était une chose. Organiser l'opération en était une autre. Et pour ça, le lieutenant devait obtenir l'aval de son supérieur, le commandant Brière. Il lui téléphona sur le champ pour prendre rendez-vous, le jour même.

Et il l'obtint de la façon suivante.

"Y est à peu près temps que tu me donnes des nouvelles, maudit grand fendant."

Normalement, cette observation faite dans le plus pur style briérien n'aurait pas inquiété le lieutenant outre-mesure. Mais au vu de ce qu'il comptait obtenir de son chef, le "maudit grand fendant" prit deux précautions avant de le rencontrer.

Primo, il vérifia si René Picard figurait toujours sur la liste des passagers. Il y figurait. Qui plus est, il n'avait effectué aucun retrait supplémentaire dans son compte bancaire. Il comptait donc revenir au Québec comme prévu.

Secundo, dans l'éventualité où Picard changerait d'idée à la dernière minute, le lieutenant envoya un courriel avec des détails pertinents ainsi que la photo de Picard à Interpol. La réponse ne tarda pas. "Bien reçu, on s'en s'en occupe."

Autrement dit, advenant le cas où l'individu Picard se transformerait en fugitif, Interpol lui mettrait la main collet subito presto. Picard serait immédiatement rapatrié au Québec pour faire face à la justice.

Ayant ainsi, plus ou moins couvert ses arrières, le lieutenant se présenta au quartier général dans les bureaux du commandant Brière à 16h00 pile.

Ce dernier l'attendait avec un café latte. C'était bon signe.

"Pis, questionna Brière en sirotant un café noir qu'il prenait normalement avec de la crème et trois sachets de sucre.

Alexandre Denis en déduisit qu'il devait s'être mis à la diète. D'ailleurs, songeait-il en regardant, à la dérobée, le ventre rebondi du commandant, il est grand temps qu'il s'y mette. "Bien voilà, répondit-il puis, sans faire allusion au ventre rebondi, il résuma la journée de perquisitions. "Donc on a maintenant toutes les preuves voulues pour arrêter René Picard samedi à sa sortie de l'aérogare."

"Et s'il décide de ne pas revenir. J' suis au courant de ce que le père de Béatrice Fortin a dit à son sujet. Picard doit l'être aussi. C'est partout sur les réseaux sociaux."

Brière et les réseaux sociaux ?!?!?

Le lieutenant resta muet d'étonnement. Et lui qui pensait bêtement taire à son supérieur le côté assez aléatoire de son projet d'arrestation, le samedi. Le commandant Brière avait l'air satisfait d'un chat qui vient de manger une souris : "Ben oui, mon hostie, tu pensais m'avoir dans l' détour, hein ?"

Le lieutenant n'avait d'autre choix que de retomber sur ses pattes. Et vite : "Bon d'accord, je vous ai sous-estimé, chef, admit-il en souriant.

"Ouais et pas à peu près, mon maudit !!"

"J'en conviens, commandant. Cela dit, Picard est toujours sur la liste de passagers pour samedi."

"Ouin, mais on est mercredi. Il a le temps de changer d'idée, de se déguiser en courant d'air et on sera pas plus avancés."

"Oui, il a le temps. Mais considérons le personnage. Arrogant, imbu de lui-même, probablement drogué, il doit être certain qu'il ne se fera pas prendre. Je mise là-dessus. Il va revenir samedi, garanti, assura le lieutenant faute de mieux.

Le commandant but une gorgée de café noir, fit la grimace et ... : "Admettons que t'aies raison, qu'est-ce que tu veux exactement ?"

"Eh bien, je veux que quelques membres du SWAT nous accompagnent, Frank Régimbald et moi quand nous irons le cueillir à l'aéroport."

"Es-tu tombé sur la tête ? Le SWAT !! Tu t'en vas quand même pas arrêter un terroriste international, maudite marde."

Alexandre Denis faillit se fâcher. Mais se rappelant qu'il n'obtiendrait rien avec du fiel, il entreprit de plaider sa cause avec le peu de patience qui lui restait : "Picard est un être imprévisible et vous le savez, chef. On ne sait pas comment il peut réagir. Comme prendre quelqu'un en otage, par exemple. La présence de quelques membres du SWAT peut avoir un effet dissuasif."

"Un effet dissuasif, voyez-vous ça !! Te rends-tu compte de ce que ça implique . Du temps supplémentaire, un samedi. Et pour le SWAT, c'est temps triple. Sans qu'on soit sûrs que Chose-là va revenir. Temps triple, que *je* vais devoir justifier, je te ferai remarquer."

"Négociateur est un de vos points forts, commandant !" Le lieutenant connaissait bien son chef. Avec lui, un peu de flatterie dans le sens du poil ne nuisait jamais.

"Mouais ... Maudit baveux ! Tu changes pas." Une réponse qui, toujours dans le langage brièrien, équivalait à un acquiescement.

"Vous non plus, commandant, rétorqua Alexandre Denis tout sourire.

N'empêche qu'il n'avait pas été complètement honnête avec son chef. Il ne lui avait pas mentionné le courriel envoyé à Interpol. Pourquoi donc ? Eh bien parce que s'il en avait fait état, Brière n'aurait pas accédé à sa demande. Et qu'au fond de lui-même, la capture de Picard, le lieutenant en faisait une affaire personnelle. Pour lui, Interpol demeurait une solution de dernier recours. Juste au cas où ...

44

Jeudi 20h30, dans la chambre d'hôpital de Béatrice Fortin.

Presque deux semaines depuis l'attaque sauvage dont elle avait été victime et Béatrice était toujours sous respirateur et toujours dans le coma. Ses parents étaient à son chevet. Laurent Hétu, son amoureux, était là aussi.

Incidemment, depuis le triste événement, des liens s'étaient tissés entre Sonia, Paul Fortin et Laurent Hétu. Les liens des cœurs brisés, pourrait-on dire. Bientôt, il leur faudrait se résigner à la laisser partir.

Les médecins avaient délicatement laissé entendre aux parents de Béatrice qu'ils devraient, à plus ou moins long terme, envisager un débranchement. Sonia et Paul Fortin s'y refusaient pour l'instant. Avec Laurent Hétu, ils espéraient encore un miracle.

Qui pourrait les blâmer ?

Autour du lit d'hôpital, ces trois êtres unis dans le malheur étaient silencieux.

Silencieux comme pour une veillée mortuaire.

Soudain vers 21h30 ...

45

Jeudi 22h00 et des poussières, Carré Saint-Louis, chez les Lemelin-Denis.

Zoé et Chloé, les jumelles de cinq ans, endormies, Nicolas, le fiston, dans sa chambre (supposément pour étudier), Kim et Alexandre sirotaient une tisane verveine et menthe en devisant. Ce qu'ils ne faisaient pas tous les soirs étant donné leur emploi du temps à géométrie variable, disons-le comme ça.

Mais ce soir-là, ils pouvaient deviser.

Or, pour eux, deviser signifiait d'abord et avant tout parler des enfants. De ce côté là, tout baignait dans l'huile ou à peu près. Bien sûr leur ado de quinze ans ruait parfois dans les brancards, mais rien pour les inquiéter outre mesure.

Ensuite, deviser consistait à faire le point sur leurs activités respectives.

Pour sa part, Kim préparait une émission spéciale sur la violence dans les écoles primaires et secondaires. Un phénomène croissant qui en inquiétait plus d'un au Québec. L'émission serait diffusée dans deux semaines, juste avant la fin de l'année scolaire.

Kim avait déjà fait plusieurs entrevues. Parents, profs, psychopédagogues, des jeunes aussi : "En ce moment, j'attends une réponse du bureau du ministre de l'Éducation. Lequel devrait, en principe, accepter de nous parler. Et surtout avoir quelque chose d'intelligent à dire pour une fois."

Alexandre pouffa : "Tu n'es pas très tendre avec le ministre, ma chérie."

"Il ne nous a pas impressionnés jusqu'à présent en tout cas, répliqua Kim, féroce.

"Difficile de dire le contraire en effet, convint Alexandre en souriant.

"Ensuite, poursuivit Kim, nous devons effectuer un montage des différents segments. Et puis voilà."

"C'est un beau projet ! J'ai hâte de voir ça." Alexandre était admiratif. Il l'était toujours avec tout ce que sa douce moitié (pas-si-douce-que-ça-finalement) entreprenait.

"Parlant projet, où en es-tu avec ton projet d'arrestation de René Picard, samedi ? demanda Kim, toujours intéressée par les enquêtes de son flic de mari.

"Être à l'écoute de l'autre" était une des briques qui cimentaient le couple Lemelin-Denis. Et Kim et Alexandre était un couple uni. Pour le meilleur et pour le pire. Ça n'était pas tous les jours facile, mais ça fonctionnait.

Ça fonctionnait à un point tel qu'Alexandre raconta alors sa rencontre de la veille avec le commandant Brière. Les réticences de ce dernier au début et sa reddition émaillée de l'inévitable "maudit baveux".

"Ha, ha, ha, il est impayable ton commandant !! rigola Kim.

"Impayable, tu peux le dire, fit Alexandre en riant lui aussi.

Le couple riait encore quand le téléphone portable d'Alexandre sonna : "Faut que je réponde, dit-il. "C'est le père de Béatrice Fortin qui appelle."

Le couple ne riait plus du tout.

Que pouvait bien signifier cet appel de Paul Fortin à une heure aussi tardive ?

"Oui allô, répondit Alexandre d'une voix remplie d'appréhension.

Et ...

46

23h30 à l'étage des soins intensifs du CHUM.

Quand Alexandre Denis arriva au poste de garde, médecins et infirmières souriaient. Un miracle s'était produit deux heures plus tôt.

Béatrice Fortin était sortie du coma.

Dès son réveil, elle avait demandé à parler au lieutenant. Et c'était la principale raison pour laquelle on lui permit de se rendre à la chambre de la malade en dépit de l'heure tardive.

Dans la chambre, c'était l'allégresse.

C'était Noël, le Jour de l'An, Pâques et la fête de l'Ascension en prime.

Sonia, Paul et Laurent ne se tenaient plus de joie.

Après les avoir chaleureusement salués, le lieutenant s'approcha du lit. Il dut se pencher car la voix de Béatrice était encore faible : "Après la mort de Philippe, vous m'aviez recommandé la prudence, lieutenant, et je ne vous ai pas écouté. Je ne me suis pas suffisamment méfiée de René même si, quand nous étions mariés, il s'en prenait physiquement à moi. Maintenant, je sais à quel point il est dangereux."

"C'est René Picard qui vous a mise dans cet état, Béatrice ?" Alexandre Denis connaissait la réponse. Mais, déformation professionnelle oblige, il lui fallait l'entendre de la bouche de la victime.

"Oui, c'est René Picard, lieutenant. Et tant qu'il ne sera pas arrêté, je ne me sentirai pas en sécurité ... Je crains aussi qu'il s'en prenne à mes parents et à Laurent."

"Rassurez-vous, Béatrice. Nous allons l'arrêter ce samedi."

Le lieutenant hésita avant de dévoiler son plan d'arrestation. Mais pas longtemps. Béatrice méritait de le connaître. Ses parents et son amoureux aussi.

Quand il quitta la chambre, Sonia Fortin le remercia avec effusion : "Pour tout ce que vous faites pour Béatrice, lieutenant."

Paul Fortin, une main sur le cœur, jura de ne pas parler à la presse, cette fois.

Laurent Hétu lui serra cordialement la main. Et comme, le soir fatidique, il avait vu René Picard sortant en coup de vent de l'édifice où habitait Béatrice, il assura qu'il se ferait un plaisir de témoigner au procès de "ce monstre".

"Monstre", Laurent Hétu avait quasiment craché l'épithète. Étonnant de la part d'un homme plutôt mesuré dans ses propos d'habitude. Une épithète que, n'eût été son devoir de réserve, Alexandre Denis aurait volontiers crachée lui aussi.

47

Pour le lieutenant-détective Alexandre Denis et son collègue le sergent-détective Frank Régimbald, le vendredi se passa à finaliser le plan d'arrestation de René Picard.

Lequel, vérification faite, figurait toujours sur la liste des passagers du Vol 260 d'Air Canada en provenance d'Europe de l'est, le lendemain. C'était une bonne nouvelle pour les détectives. Mais pas forcément pour le professeur de sciences politiques, assassin et batteur de femme.

Notons que, pendant ce temps, les autres membres de l'équipe ne se tournaient pas les pouces. Rapports d'enquêtes à rédiger, témoignages devant les tribunaux dans des causes de meurtres et je-ne-sais-quoi d'autre encore.

"Quand on travaille aux Homicides, il n'y a jamais de temps morts" se plaisait à dire le sergent-détective Dave Sans-Souci. Lequel ne reculait pas devant des jeux de mots faciles à l'occasion.

Bref, ce vendredi-là, les locaux du Centre d'enquête occupés par le lieutenant et son équipe ressemblaient à une ruche d'abeilles besogneuses et de bourdons tout aussi besogneux. Parmi les bourdons, il y en avait un qui ne tenait plus en place. Nommément, Frank Régimbald. Le sergent-détective avait tellement hâte de mettre le grappin sur René Picard qu'il comptait les heures qui restaient avant le samedi.

Quant à Alexandre Denis, le bourdon en chef, lui espérait que son plan fonctionne. Car plus le temps avançait plus son plan d'arrestation ressemblait à une entreprise hasardeuse. Pourquoi hasardeuse ?

Et bien voici.

Il avait dû discuter longuement avec Robert Bédard, le leader des quatre membres du SWAT que le commandant Brière avait réussi à réquisitionner. Avec Bédard, ça faisait cinq. Pas un de plus.

"Arrange-toi avec ça, mon grand fendant, avait bougonné le commandant Brière au téléphone.

Arrange-toi avec ça, facile à dire.

Sauf que Robert Bédard ne se prenait pas pour de la merde. Le lieutenant non plus d'ailleurs. Et, comme il fallait s'y attendre, le ton avait monté entre les deux hommes. Quand un gros ego croise le fer avec un autre gros ego, ça peut faire des étincelles et là, ça en faisait.

Bédard voulait procéder à l'arrestation à l'intérieur de l'aérogare. Alexandre Denis n'était pas du tout d'accord. Pour lui, procéder à l'intérieur comportait un sérieux danger. Celui de créer une panique advenant le cas où René Picard résisterait. Ou pire encore, qu'il prenne quelqu'un en otage. Chose qui n'était pas impossible. À l'extérieur, toujours selon le lieutenant, le danger serait moindre.

Finalement, Alexandre Denis avait fait ce qu'il évitait de faire normalement. Il avait fait valoir son grade de lieutenant. Toujours est-il que Bédard, qui n'était pas un imbécile malgré tout, avait cédé. Mais de mauvaise grâce.

Tant et si bien que le ver étant dans la pomme, tout donnait à penser que l'opération conjointe du lendemain ne se déroulerait pas de manière harmonieuse.

48

Après une journée bien remplie, le lieutenant s'apprêtait à quitter le bureau pour passer une soirée paisible en famille quand, vers 18h00, il eut un appel du commandant Brière : "Rends-toi immédiatement au Musée des beaux- arts de Montréal."

"Ah bon ! j'ignorais que vous étiez peintre, commandant. Faites-vous un vernissage, plaisanta Alexandre Denis.

"Heille mon hostie, niaise-moi pas, c'est pas le moment. Il y a eu une attaque à la bombe dans une des salles d'exposition. Quatre morts, une dizaine de blessés. J'en sais pas plus, fait que ..."

"Une quoi ?"

"Une attaque à la bombe. Es-tu sourd, chriss ?" Brière étant Brière, il s'énervait

"Il n'y a personne d'autre qui peut s'en occuper ? demanda le lieutenant qui trouvait que ça allait bien faire les affectations de dernière minute. Après tout son équipe et lui n'étaient pas les seuls à travailler aux Homicides.

"Nan, tout le monde est pris ailleurs. Fait que grouille-toi."

"OK j'ai compris, soupira le lieutenant en pensant *Adieu soirée pépère.*

.....

Il ne serait pas dit que le lieutenant serait le seul de son équipe à "ne pas passer une soirée pépère." Au vu de l'ampleur du désastre, il désigna trois de ses collègues pour l'accompagner. Les "heureux élus" étaient les sergents-détectives Aya Diouf, Dave Sans-Souci et Jérôme Vandal.

Le lieutenant et ses trois collègues prirent le temps d'appeler chez-eux pour avertir qu'ils rentreraient très tard. Puis ils revêtirent des gilets pare-balles et s'armèrent de leurs Beretta 92 FS, des armes de poing de haut niveau. Ignorant ce qui les attendait exactement au Musée des beaux-arts, ils ne prenaient aucune chance.

Quand la petite troupe arriva sur place peu après 19h00, un périmètre de sécurité entourait le musée ainsi que les immeubles avoisinants. Tout ce secteur de la rue Sherbrooke Ouest était interdit à la circulation. À l'intérieur du périmètre, il y avait une dizaine d'auto-patrouilles ainsi que deux camions de pompiers.

Il y avait également là des employés du musée et plusieurs visiteurs qu'on avait fait sortir des lieux du crime. Ceux qui n'étaient ni blessés ni morts, on s'entend. Mais les rescapés, même traumatisés, n'en faisaient pas moins des témoins potentiels.

Le lieutenant confia aux trois membres de son équipe le soin de les questionner. Ensuite, il entra dans l'édifice. Ça faisait un bail qu'il en avait franchi le seuil.

En fait, ça remontait à quelques années. C'était quand il y avait emmené Nicolas, alors âgé de neuf ans, pour un "bain de culture". Ça n'avait pas été un grand succès. Tout au long de la visite, le fiston avait supplié : "Quand est-ce qu'on s'en va, papa ?" Le lieutenant en avait été quitte pour lui payer un hot-dog et des frites après la visite.

Voilà pour la culture, avait-il pensé alors. Il était loin de se douter, à ce moment-là, que quand il retournerait au musée, ce serait dans des circonstances aussi tragiques.

49

Dans la salle où la déflagration s'était produite, la nouvelle directrice du musée, madame Gisèle Laflamme, une jolie femme d'une petite quarantaine, attendait le lieutenant. La directrice du musée faisait de visibles efforts pour paraître en contrôle, mais il était clair qu'elle se demandait dans quelle galère elle s'était embarquée en acceptant le poste.

Les poignées de main échangées, le lieutenant examina l'état des lieux.

C'était une salle où il n'y avait que des sculptures. Lesquelles, quand elles n'étaient pas pulvérisées, gisaient lamentablement par terre. Les dix blessés avaient été conduits à l'hôpital. Quant aux quatre morts, ils avaient pris la direction de la morgue. Il y avait du sang et des débris partout.

On eut dit une zone de guerre.

"L'explosion s'est produite à quinze heures dix, expliqua Gisèle Laflamme. "Dans cette salle, il y avait une visite guidée. Le guide et trois visiteurs sont décédés. Voyez-vous, lieutenant, l'attaque à la bombe était, en quelque sorte, une manœuvre de diversion. Car pendant ce temps deux toiles de grands maîtres ont été volées dans une autre salle."

"Ah bon !! Des toiles d'une grande valeur, je présume, fit le lieutenant.

"Un Vermeer et un Rembrandt, deux peintres néerlandais du 17^{ième} siècle. Une valeur de plusieurs millions de dollars. C'est épouvantable ! gémit Gisèle Laflamme.

Alexandre Denis réprima un sifflement.

Ce n'était ni le moment ni le lieu d'exprimer son étonnement en lien avec la valeur des toiles. Il aurait eu l'air inculte. Ce qu'il n'était pas tout à fait quand même.

Donc, pensa-t-il, l'incident s'est produit voilà environ quatre heures. Ce qui veut dire que ... : "Je suppose que des techniciens en désamorçage de bombes sont venus inspecter les lieux ?"

"Oui, ils ont regardé partout dans le musée et n'ont pas trouvé d'autres bombes. Ils sont repartis avec ce qui restait de la bombe qui a explosé. Il s'agit d'une bombe artisanale avec minuteur. Du moins, c'est ce que j'ai compris. Je présume qu'ils vont communiquer avec vous, lieutenant."

"Sans aucun doute."

Sur les entrefaites, le sergent-détective Didier Casgrain, un des rares enquêteurs du SPVM spécialisés dans les vols d'oeuvres d'art, vint les rejoindre. Casgrain arrivait de la salle où les vols avaient été commis.

Étant donné qu'ils ne travaillaient pas dans la même division, Didier Casgrain et Alexandre Denis se connaissaient un peu, quoique pas beaucoup. Les deux hommes se serrèrent la main puis Didier Casgrain confirma les dires de la directrice du musée en ce qui concernait le vol des toiles.

"Plusieurs millions de dollars, une perte inestimable, déplora-t-il.

"*Épouvantable, perte inestimable*", allez raconter ça aux personnes qui ont perdu la vie, songea le lieutenant.

"Ceux, qui ont fait le coup, sont sûrement des gens qui connaissent la valeur des toiles. J'opterais pour des gens qui ont étudié en histoire de l'art, continua Didier Casgrain.

"Des gens, tu dis, Casgrain ? s'enquit le lieutenant.

"Une opération semblable, je doute que ce soit le fait d'une seule personne."

"Hum ... ouais, tu as raison. On peut ajouter à ça, des gens qui savent comment fabriquer une bombe artisanale avec minuteur."

"En effet, reconnut Casgrain.

Le lieutenant hocha la tête.

"Est-ce qu'il y a des caméras de surveillance dans les salles d'exposition ?
demanda-t-il à la directrice du musée.

"Malheureusement non. Cependant nous en avons deux dans le hall d'entrée."

Tu parles de mesures de sécurité minables pour un musée aussi prestigieux, se dit
Alexandre Denis : " Hem ... On peut visionner les bandes ?"

"Mais bien sûr, lieutenant, fit Gisèle Laflamme.

"Alors allons-y. Tu viens avec nous, Casgrain ?"

"Très certainement !!"

50

Vers 23h00, le périmètre de sécurité fut levé.

Le lieutenant interrompit le visionnement des bandes de vidéo-surveillance pour s'entretenir avec ses trois collègues chargés de questionner les témoins potentiels.

Parmi ces témoins potentiels, les détectives, à tort ou à raison, misaient sur les rescapés de la salle où la bombe avait éclaté pour fournir quelques indices. Or, mis à part le fait qu'ils avaient eu la frousse de leur vie, ils n'avaient rien remarqué.

Décevant.

Mais auriez-vous noté quoi que ce soit si une bombe avait éclaté dans la pièce où vous vous trouviez ? Sans doute pas. Même les détectives, qui en avaient vu d'autres pourtant, n'auraient rien noté.

Et les employés du musée, eux ? N'étant pas dans la salle des sculptures, ils devaient être moins ébranlés, non ? Avaient-ils remarqué quelque chose sortant de l'ordinaire ? Et bien, seule la préposée à la billetterie du musée avait noté un détail.

Selon ses dires, elle avait remarqué un homme avec un portfolio d'artiste accompagné d'une femme portant un grand sac fourre-tout en bandoulière. Le couple avait échangé quelques mots avec elle peu avant l'heure de la déflagration.

Ça n'était pas tellement le portfolio d'artiste et le sac fourre-tout qui avaient retenu l'attention de la préposée, car selon elle, ce n'était pas rare de voir arriver des étudiants ou même des profs en arts plastiques chargés comme des mulets. C'était plutôt la nervosité qu'elle avait perçue chez la femme.

À la question posée par les détectives : "Pouvez-vous les décrire ?"

"Dans la jeune trentaine tous les deux. L'homme, les cheveux bruns, de taille moyenne. La femme, cheveux courts teints en blond, plutôt grande, il me semble."

"Les aviez-vous avant aujourd'hui ?"

Réponse de la préposée : "Mmm ... je ne crois pas, non."

La récolte des sergents-détectives Aya Diouf, Dave Sans-Souci et Jérôme Vandal était mince, mais c'était mieux que rien du tout. De toute manière, ils avaient pris les coordonnées de tout le monde au cas où quelqu'un se souviendrait d'un détail qui, sous le coup de l'émotion, lui aurait échappé.

Ce qui n'était pas impossible.

Le lieutenant remercia ses collègues pour le travail accompli dans des conditions loin d'être idéales, ensuite il les libéra. Ils pouvaient rentrer chez-eux. Lesdits collègues ne se firent pas prier. Il était près de minuit lors de leur "libération".

51

Après avoir libéré ses collègues, Alexandre Denis retourna auprès du sergent-détective Didier Casgrain et de la directrice du musée Gisèle Laflamme, laquelle tenait bon malgré l'heure tardive. Les deux l'attendaient patiemment pour reprendre le visionnement.

Cependant, ce que ces deux-là ignoraient mais ne tarderaient pas apprendre, était que le lieutenant arrivait avec une information toute fraîche. En effet, si la préposée à la billetterie du musée trouvait "assez normale" l'arrivée au musée d'un couple avec un portfolio et un grand sac fourre-tout peu avant l'heure de la déflagration, Alexandre Denis (mettons ça sur le compte de son pif de fin limier) ne trouvait pas leur présence, à ce moment là, normale du tout. *Non, pas normale du tout.*

.....

Il était plus d'une heure du matin quand Gisèle Laflamme, Didier Casgrain et Alexandre Denis terminèrent le visionnement des bandes de vidéosurveillance. Les trois étaient tombés d'accord pour convenir que le mystérieux couple était très suspect.

Leur hypothèse : Le grand sac à main fourre-tout de la femme pouvait contenir la bombe artisanale. Le portfolio d'artiste de l'homme 43x43x4" pouvait aisément dissimuler les deux toiles.

Étaient-ils les voleurs de toiles et assassins de surcroît ? Possiblement ? Probablement ? Certainement ? Pour être bien certains qu'ils ne se trompaient pas, ils revirent la séquence sur la vidéo de surveillance.

On y voyait la femme et l'homme à leur arrivée à 14h15. Échanger quelques mots avec la préposée à la billetterie. Puis se diriger vers les escaliers conduisant aux salles d'exposition. Et repartir à 15h25, soit une quinzaine de minutes après l'explosion.

Avaient-ils eu le temps de placer la bombe avant la visite guidée prévue pour 15h00. Ensuite décrocher les deux toiles et les glisser dans le portfolio d'artiste ?

La réponse était oui.

Et bingo, le tour était joué !!

Pas de doute, le couple de très suspect était devenu très coupable.

Bon c'était bien beau désigner les coupables, mais encore fallait-il les attraper. Et parce que ces deux individus (dont on ignorait les noms, d'où ils sortaient et surtout où ils allaient avec leur butin) étaient d'abord et avant tout des assassins, à qui incomberait la mission de les attraper ?

Au lieutenant-détective Alexandre Denis de la division des Homicides, bien entendu. Avant de quitter et même s'il se serait bien passé de cette nouvelle mission, ce dernier copia sur son smartphone la bande de vidéosurveillance où l'on voyait clairement les deux individus.

Voilà ...

52

Le lieutenant retourna directement au Centre d'enquête.

Vu l'heure, 2h45 du matin, il jugeait que ça ne valait pas la peine d'aller chez-lui et risquer de réveiller toute la maisonnée. De toute manière, il fallait qu'il se lève tôt pour se rendre à l'aéroport de Dorval "accueillir" le sieur René Picard.

Pas de danger qu'il l'oublie, celui-là.

Il dormirait donc quelques heures sur un divan dans la salle de repos du Centre d'enquête. Prendrait une douche sur place et comme il avait toujours une tenue de rechange dans un des casiers prévus pour les policiers qui passaient la nuit au travail (ce qui n'était pas rare) il n'y avait pas de problème. Pas celui-là en tout cas.

.....

Quand il se réveilla à 6h00 le matin, le lieutenant était tout courbaturé. Le divan dans la salle de repos n'était pas l'idéal pour un homme de sa taille, six pieds, trois pouces et des poussières. Il se doucha, mit une chemise propre et alla prendre le petit déjeuner à la cafétéria du Centre d'enquête.

C'était mauvais comme d'habitude.

Mais il avait faim.

La veille, au Musée des beaux-arts, il avait mangé un sandwich et but une boisson gazeuse que la directrice Gisèle Laflamme était allée chercher au Café du musée. Alors comment voulez-vous qu'un homme survive avec le ventre à peu près vide. Je vous le demande un peu.

Le lieutenant engouffra donc les œufs mal cuits, les rôties brûlées et but un café imbuvable en rouspétant intérieurement. Bref, il était de mauvais poil. Et gare à celui qui s'opposerait à lui ! Dans le genre Robert Bédard, le leader des quatre membres du SWAT, lesquels les accompagneraient, Régimbald et lui, à l'aéroport de Dorval.

Frank Régimbald arriva vers 8h00. Frais et dispos, lui. Quand il vit la mine patibulaire de son chef, il comprit que ce n'était pas le moment de blaguer. Ce fut donc en silence qu'Alexandre Denis et Frank Régimbald prirent leurs armes de poing qu'ils dissimulèrent sous leurs blousons bien identifiés POLICE dans le dos.

Ensuite les deux hommes se dirigèrent vers le parking où les attendaient les cinq membres du SWAT, casqués et armés jusqu'aux dents. Précisons que le leader Robert Bédard, en voyant l'air sinistre d'Alexandre Denis, comprit qu'argumenter n'était pas à l'ordre du jour.

Il fut donc convenu d'un "commun accord" que les deux détectives prendraient une auto patrouille avec le logo officiel du SPVM et que les cinq membres du SWAT embarqueraient dans un camion avec SWAT bien en vue sur les côtés.

De toute évidence, la petite troupe ne risquait pas de passer inaperçue. Alors pour la discrétion, on repassera.

53

Quand il sortit de l'aérogare le Pr. René Picard était loin de se douter de la "surprise" qu'on lui préparait. L'homme, vêtu d'un costume en lin beige, se tenait debout à la sortie, avec son bagage à mains et sa valise de voyage sur roulettes à côté de lui.

Il attendait manifestement l'arrivée de Nicole Daoust, la secrétaire du département de Sciences Po, qui viendrait le chercher comme convenu. Du moins, le croyait-il. Bien entendu, Nicole Daoust ne serait pas au rendez-vous.

L'éminent professeur commençait à s'impatienter quand il vit surgir devant lui, le lieutenant-détective Alexandre Denis ainsi que le sergent-détective Frank Régimbald, Deux hommes que Picard ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Avec derrière eux, cinq membres du SWAT armés jusqu'aux dents.

"René Picard, l'apostropha le plus grand des deux hommes en brandissant son badge, veuillez nous suivre."

"Et pourquoi donc, crâna Picard dans le regard duquel se lisait un mélange de stupéfaction et de rage.

"René Picard, je vous arrête pour le meurtre de Philippe Bélanger ainsi que pour les violences physiques aggravées contre Béatrice Fortin ... Vous avez le droit de garder le silence et de ..."

Alexandre Denis n'avait pas fini de réciter le code Miranda que Picard lâcha son bagage à main pour se ruer sur lui en rugissant.

Le lieutenant para en s'écartant habilement du chemin.

Le forcené, emporté par son élan, s'empêtra dans ses lacets de souliers pour finalement s'étaler de tout son long devant les membres du SWAT, impassibles.

Notons que la scène se déroulait sous les regards amusés de quelques voyageurs qui croyaient assister au tournage d'un film comique avec caméra cachée. Et pour être comique, ça l'était.

La suffisance de René Picard en prenait pour son rhume, et pas qu'un peu. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à insulter les policiers en leur criant des noms d'oiseaux. Quand il se releva en époussetant son beau costume en lin beige, le lieutenant finit calmement de lui réciter le code Miranda. Régimbald, qui rêvait d'en découdre avec "le chien sale" comme il l'appelait, lui passa les menottes sans ménagement.

Applaudissements des spectateurs.

C'était, sans contredit, l'arrestation la plus loufoque que le lieutenant avait faite dans toute sa carrière. Il s'apprêtait à embarquer René Picard dans l'auto patrouille quand, du coin de l'oeil, il vit un couple qui se dirigeait vers l'entrée de l'aérogare. Pas de doute, c'était la femme au grand sac à main et l'homme au portfolio d'artiste. Les voleurs de tableaux, assassins de surcroît.

Pour une coïncidence, c'en était toute une.

Le lieutenant laissa René Picard, toujours vociférant, aux "bons soins" de Régimbald qui se purléçait les babines à la perspective de le rudoyer un peu. Pas assez pour que Picard se plaigne de brutalité policière, mais assez pour que le "chien sale" ressente l'effet que ça produisait d'être à la merci de quelqu'un.

Après s'être assuré que tout était "sous contrôle" de ce côté-là, le lieutenant repartit, au pas de course, avec les cinq membres du SWAT sur les talons. Nul besoin de leur faire un dessin, ces cinq-là avaient vite compris que la partie n'était pas tout à fait terminée.

Seconde arrestation.

Seconde lecture du code Miranda.

Le couple n'offrit aucune résistance.

Les deux escrocs meurtriers avouèrent qu'ils allaient écouler leur butin sur le marché européen. Ils avaient joué, ils avaient perdu. Pour eux, il n'y aurait pas de "meilleure chance la prochaine fois".

Too bad ...

Et comme ça faisait pas mal de monde dans l'auto patrouille, on embarqua René Picard, la femme et l'homme dans le camion du SWAT. Le Vermeer et le Rembrandt, "d'une valeur inestimable", en sécurité dans l'auto patrouille.

Autres applaudissements des voyageurs, témoins de la scène, qui croyaient toujours assister à un tournage. Allez savoir pourquoi !

54

Il était 16h30 quand tout le monde revint Centre d'enquête. Le lieutenant-détective Alexandre Denis remercia les membres du SWAT pour leur participation. Il serra la main du leader Robert Bédard, lequel se prenait toujours pour un autre, mais qui daigna quand même reconnaître que : "l'opération s'était bien déroulée."

Le lieutenant prit ça comme un compliment. Ensuite, il confia à Régimbald le soin de conduire les trois suspects (appelons-les comme ça pour l'instant) vers les cellules. Là, où ils auraient amplement le temps de méditer sur leurs sorts respectifs en attendant les interrogatoires qui auraient lieu le lendemain.

Et pourquoi pas battre le fer alors qu'il était chaud ? Et bien parce que le lieutenant, qui n'avait dormi que trois heures depuis deux jours, ne se sentait pas suffisamment d'attaque pour réduire lesdits suspects à l'état de loques humaines.

Pas plus qu'il ne se sentait d'attaque pour retourner les nombreux appels du commandant Brière et supporter ses chris et câlisse. Celui-là, aussi, attendrait. Cependant, une qui n'attendrait pas, c'était Gisèle Laflamme, la directrice du Musée des beaux-arts. En retournant chez-lui, le lieutenant lui ferait la surprise de rapporter le Vermeer et le Rembrandt. La courageuse femme méritait bien ça.

.....

Quand Alexandre Denis arriva au musée, Gisèle Laflamme discutait avec les assureurs venus vérifier l'étendue des dégâts dans la salle des sculptures qui ressemblait encore à un champ de bataille. Et pour cause.

Madame la directrice n'avait pas l'air plus reposé que le lieutenant.

Mais quand elle vit ce qu'il lui rapportait, ce fut tout juste si elle ne lui sauta pas au cou. Elle riait et pleurait à la fois. Le lieutenant lui raconta dans quelles circonstances il avait arrêté les voleurs-assassins.

"Comment vous remercier, lieutenant, fit la directrice qui n'en revenait pas du hasard qui avait bien fait les choses pour une fois.

Le lieutenant, qui n'avait fait que son boulot sans rien attendre en retour, chercha une façon de satisfaire le besoin qu'éprouvait son interlocutrice de manifester sa gratitude.

Et trouva : "Une visite gratuite au musée pour mes enfants, lesquels vont sûrement vouloir admirer le Vermeer et le Rembrandt, répondit-il, pas du tout certain que son fiston Nicolas sauterait de joie à la perspective d'un après-midi au musée. Mais qu'importe.

"Avec grand plaisir, lieutenant. Autant de fois que vous voudrez."

"Heu ... merci beaucoup. Mais une seule fois suffira."

Gisèle Laflamme rit doucement : "Je comprends très bien. J'ai des enfants, moi aussi, lieutenant."

Quand le lieutenant quitta le musée, le Vermeer et le Rembrandt, les toiles d'une valeur inestimable de deux peintres néerlandais du 17^e siècle avaient repris leur place. Remarquez que, là où ils étaient, Vermeer et Rembrandt devaient s'en fichier royalement. Mais Gisèle Laflamme et Alexandre Denis étaient contents, eux.

55

Après une soirée passée en famille, un délicieux repas préparé par la merveilleuse Amande, une partie de jambes en l'air avec sa Kim adorée et une bonne nuit de sommeil, le lieutenant était au Centre d'enquête à 7h30, le lendemain.

Et tout à fait d'attaque.

Tellement d'attaque que, dès son arrivée et juste pour le plaisir de réveiller le commandant Brière à une heure aussi matinale, un dimanche matin, il lui retourna ses appels.

"Ouais, grogna Brière, la voix ensommeillée, ça ne t'aurait pas tenté de m'appeler hier, maudit grand fendant."

"J'étais plutôt occupé, chef."

"Ouin, je sais. C'était partout sur les réseaux sociaux."

"Comment ça, partout sur ... ?"

"Ben voyons, donc, d'où tu sors, toi ! Des voyageurs ont filmé les deux arrestations et se sont dépêchés de les poster."

Merde !

Le lieutenant avait oublié qu'à l'ère du numérique tout se filmait et se propageait à la vitesse de l'éclair. Qu'on le veuille ou non. Lui ne le voulait pas, mais le mal était fait. Quoique ç'aurait pu être pire si les arrestations avaient été un fiasco. Ce qui n'était pas le cas. "Donc, dit-il, je n'ai pas à vous raconter en long et en large ma journée d'hier."

"Non pas là. Mais j' veux un rapport détaillé sur mon bureau, demain. Compris."

"Un bravo serait quand même apprécié, commandant."

"Ouais, c'est ça, bravo, maudit grand fendant." Et le commandant raccrocha.

Quand il raccrocha à son tour, le lieutenant souriait.

Il était certain que le commandant Brière ne se rendormirait pas. Bien fait pour lui, pensa-t-il un peu méchamment.

56

À 9h00, on amena René Picard dans une salle d'interrogatoire. L'homme avait perdu le peu de superbe qui lui restait depuis son arrestation, la veille. Il portait l'uniforme de prisonnier orange. Ça ne lui allait pas au teint. Sa queue de cheval était de traviole. Ses yeux cernés.

Le lieutenant avait demandé à la sergent-détective Judith Chomsky d'être présente pour l'interrogatoire. Cette dernière ne s'était pas faite prier, même si on était dimanche. Après tout c'était un peu grâce à elle qu'on avait su quand et à quelle heure était le vol de retour du professeur de Sciences Po.

Le rituel des identifications accompli, Alexandre Denis commença comme suit : "Bien dormi, monsieur Picard ?"

Le prisonnier lui lança un regard mauvais, mais ne répondit pas.

De tout manière, le lieutenant n'attendait pas de réponse : "Dites-moi, monsieur Picard, reprenez-vous quand avez-vous décidé de tuer Philippe Bélanger en fonçant sur lui avec votre SUV ?"

"Mais je n'ai rien fait de tel, gueula Picard.

"Ah non !"

Là-dessus, Judith Chomsky, qui faisait office de technicienne pour l'occasion, montra les images de vidéo-surveillance. On y voyait clairement René Picard, avec casquette et queue de cheval, foncer avec son SUV sur Philippe Bélanger en tenue de jogging.

"Ce n'est pas moi, hurla le prisonnier en dépit de l'évidence. "J'étais encore à Paris à ce moment-là."

"Nous pouvons prouver que vous avez écourté votre séjour à la Sorbonne. Qui plus est, nous savons que vous avez épié Philippe Bélanger pour connaître son horaire. Vous avez même fait des recherches concernant la vitesse et la force de l'impact de votre véhicule pour être bien certain de le tuer. Ce qui prouve la préméditation, monsieur Picard, fit le lieutenant en haussant légèrement le ton.

Picard commençait à s'énerver très sérieusement. La sueur perlait sur son front. Il était en manque. Or un homme dans cet état perdait facilement les pédales. Et c'était exactement là où le voulait le lieutenant : "Dommage pour vous, monsieur Picard, mais nous n'avons pas de méthamphétamines, ici."

"Comment osez-vous, je ne ..."

"Inutile de prétendre le contraire, nous avons la preuve que vous vous droguez. Et je vous ferai respectueusement remarquer que ce n'est pas bon pour votre santé, monsieur Picard."

Picard transpirait de plus en plus.

Parfait.

Le lieutenant continua à enfoncer le clou : "Pour en revenir au meurtre de Philippe Bélanger, nous avons des photos de votre SUV avec un lambeau du vêtement de jogging porté par votre victime, lambeau qui est resté coincé sous le pare-choc avant. Comment expliquez-vous ça, monsieur Picard ?"

Cette fois, Picard rugit comme un lion cage. Dans son cas, un lion en cellule. Là où il allait retourner après l'interrogatoire.

Alexandre Denis passa ensuite au chef d'accusation de violence aggravée envers Béatrice Fortin : "Madame Béatrice Fortin a été plongée dans le coma suite à vos "bons soins", monsieur Picard. Nous avons un témoin qui vous a vu sortir de chez-elle en courant au moment du drame. Que répondez-vous à ça ?"

"Le témoin se trompe, ricana Picard.

"Oh non. J'ai le plaisir de vous annoncer que madame Béatrice Fortin est sortie du coma. Elle vous a formellement identifié comme étant son agresseur, monsieur Picard."

"Je veux parler à un avocat, cracha l'éminent professeur, qui n'avait plus rien d'éminent. Et pour longtemps. Même le meilleur des avocats de la défense (si tant était qu'il pût s'en payer un bon) n'arriverait pas à prouver son innocence.

"Mais bien entendu, monsieur Picard, répondit poliment le lieutenant. "Vous avez le droit à un avocat et si vous n'en avez pas, un avocat vous sera commis d'office."

"Fuck you, gueula Picard.

"Pas très professoral, monsieur Picard, ironisa le lieutenant.

"Fuck you, fuck you, fuck you, répéta l'énergumène en faisant un doigt d'honneur aux deux détectives.

"Devons-nous prendre votre réponse pour des aveux, monsieur Picard ?

Ce fut à ce moment que Picard craqua en hurlant, les yeux exorbités : "Oui, j'ai tué Philippe Bélanger et tant mieux. J'ai tabassé Béatrice. Pour elle, je ne regrette qu'une chose, c'est qu'elle ne soit pas morte."

Même pour des détectives aguerris comme l'étaient Judith Chomsky et Alexandre Denis, ce passage aux aveux avait de quoi glacer le sang. Aucun remords. Que de la haine et du mépris pour la vie des autres.

Ils avaient en face d'eux un véritable sociopathe. Bon, ce n'était pas le premier, évidemment. Les tueurs l'étaient tous plus ou moins. Mais celui-là, peut-être à cause de ses diplômes, des conférences à la Sorbonne et tout et tout, remportait la Palme d'or.

Le lieutenant, qui était bardé de diplômes lui aussi, resta muet l'espace de quelques secondes avant de poursuivre le plus poliment qu'il put : "Très édifiant, monsieur Picard ! Et en passant, ne vous en faites pas pour votre SUV, nous allons le faire remorquer à vos frais et le garer en lieu sûr, toujours à vos frais. C'est une pièce à conviction très "convaincante" pour le meurtre de Philippe Bélanger, monsieur Picard."

Puis, le lieutenant fit signe aux deux policiers en uniforme qui montaient la garde : "Ramenez le prisonnier dans sa cellule."

Ce fut un René Picard, vociférant et crachant du venin, qui sortit de la salle d'interrogatoire sous les regards pas du tout compatissants de Judith Chomsky et Alexandre Denis.

57

Les interrogatoires des deux voleurs-assassins furent menés séparément et d'une main de maître par le lieutenant flanqué de Régimbald, cette fois.

Le couple, début trentaine, était non seulement partenaires dans le crime mais, conjoints dans la vie. Elle était docteure en Histoire de l'art, sans emploi pour l'instant. Lui était technicien en explosifs pour la Sûreté du Québec, avec emploi dans son cas. Chose certaine, il n'aurait plus d'emploi après sa condamnation.

Bref, ils avaient tous deux le profil de l'emploi. Et rien à dire pour leur défense, étant donné qu'on les avait pris "la main dans le sac", si l'on peut s'exprimer ainsi. Souvenons-nous qu'ils s'étaient présentés à l'aéroport, le Vermeer et le Rembrandt soigneusement emballés dans le portfolio d'artiste. Pas brillants, ces deux-là.

Elle prétendit qu'elle pouvait facilement écouler "la marchandise" parce qu'elle connaissait des collectionneurs en Europe. Bon et bien ces collectionneurs, sans scrupules, devraient attendre en vain l'arrivée du Vermeer et du Rembrandt.

Comparé à l'interrogatoire de René Picard, l'interrogatoire de ces deux-là ressembla à une promenade à la plage pour Alexandre Denis. Enfin, quasiment.

.....

Le lundi, l'équipe du lieutenant-détective Alexandre Denis eut une visite-surprise. Le commandant Brière s'amena avec deux bouteilles de champagne. Du jamais vu !! Il venait célébrer avec l'équipe qui avait bouclé trois enquêtes en peu de temps. Mais, précisons-le, à grand renfort de : "Chriss de tabarnak que vous êtes bons toute la gang !"

Qu'importe les sacres, c'était une visite inattendue et inespérée qui fut accueillie avec des applaudissements nourris. On trinqua dans la joie et l'allégresse.

58

Le jeudi suivant, Béatrice Fortin eut son congé de l'hôpital. En août, la comédienne pourrait reprendre son rôle dans la série télévisée où elle personnifiait une détective. Pour la plus grande joie de ses nombreux fans. De plus la presse *people* annonçait ses fiançailles avec son amoureux Laurent Hétu. Du bonheur, que du bonheur pour elle. Convenons qu'elle ne l'avait pas volé.

Isabelle Bélanger, la tante du défunt Philippe Bélanger, préparait une nouvelle exposition. Au Musée des beaux-arts, cette fois. Elle et Gisèle Laflamme, la directrice du musée, étaient devenues amies.

Nicole Daoust, la secrétaire du département de Sciences Po de l'UdeM, projetait de partir en vacances au bord de la mer avec sa fillette Julie.

Le docteur Claude Dumoulin, le médecin Sans Frontière, était toujours dans la bande de Gaza. Et toujours vivant. Pour l'instant. Et ce, malgré les bombardements incessants commandés par le PM israélien Benjamin Netanyahu bien résolu à exterminer les terroristes du Hamas et du coup, de nombreux palestiniens innocents.

Tel que promis, Alexandre Denis avait envoyé un SMS au courageux médecin, lui apprenant la bonne nouvelle. Le meurtre de son ami Philippe Bélanger était résolu. Le coupable, derrière les barreaux.

Mathieu Gauthier, le blogueur d'extrême droite, n'avait toujours pas fondé son parti. Manque de fonds ou manque d'adhérents ? Peut-être les deux. En tout cas, c'était un signe que les québécois ne gobaient pas n'importe quoi.

L'émission spéciale, préparée par Kim et son équipe sur la violence dans les écoles, avait été diffusée et touché beaucoup de monde. Les critiques avaient été excellentes.

.....

Fin juin, le lieutenant emmena ses trois enfants et Noémie, la blonde de Nicolas, au Musée des beaux-arts.

Les jumelles de cinq ans, Zoé et Chloé, étaient ravies d'aller "... avec papa au Musée des beaux-arbres, dirent-elles. Noémie, qui se proposait de devenir historienne de l'art plus tard, était enchantée. Nicolas ne partageait pas leur enthousiasme comme prévu : "Ah non man, pas ça, bougonna-t-il.

"Il serait temps, lui dit Noémie, en le regardant de travers, que tu te cultives." Nicolas leva les yeux au ciel, mais ne riposta pas.

Le lieutenant sourit.

Andrée Sauriol,

Montréal, le 25 mai, 2024